

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

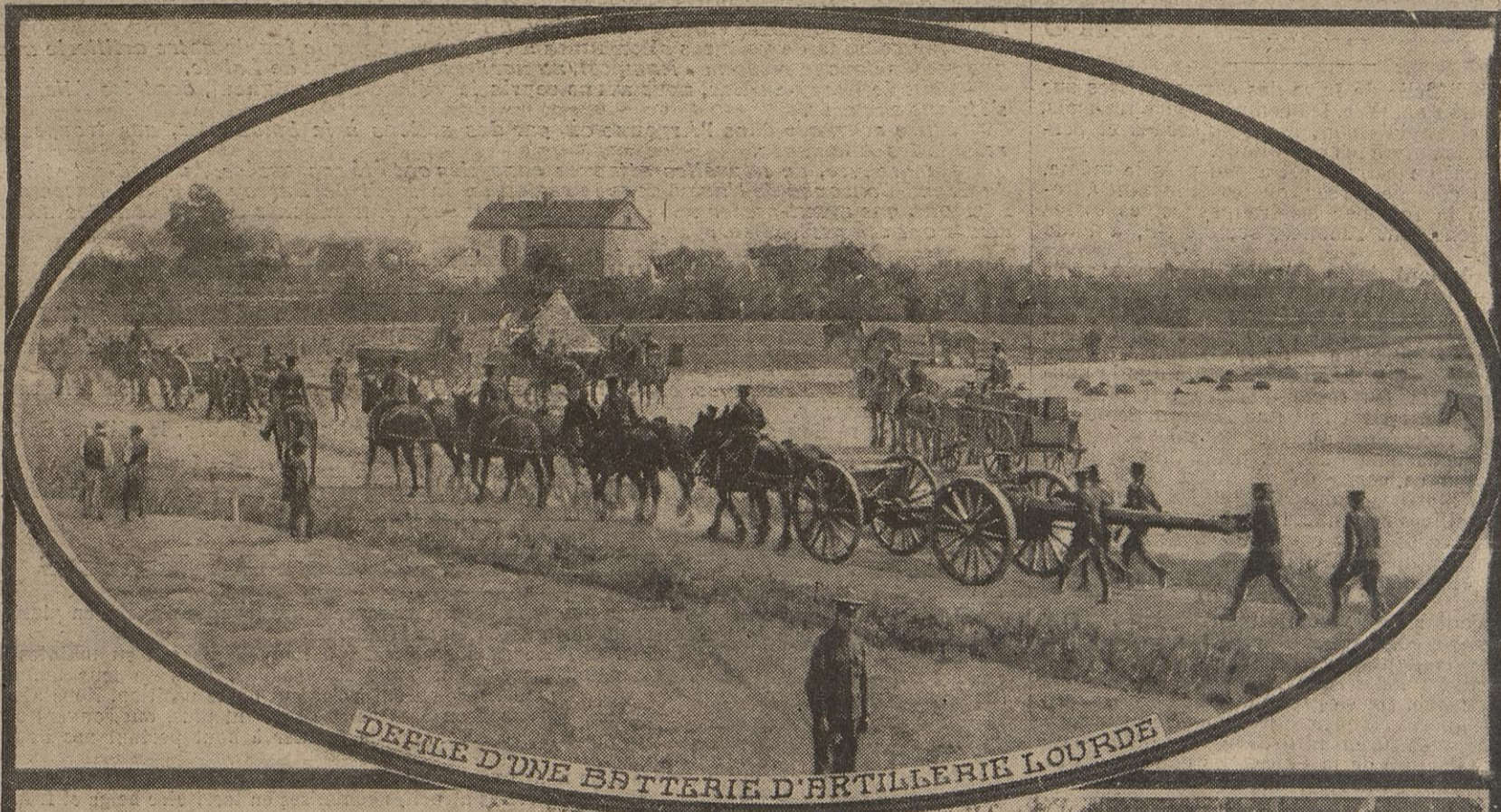
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES TROUPES ANGLAISES DANS LE NORD



DEFILE D'UNE BATTERIE D'ARTILLERIE LOURDE



FANTASSINS EN EMBUSCADE

Les troupes anglaises qui combattent dans le nord de la France et de la Belgique, ont encore remporté plusieurs succès importants ces jours derniers. L'action de l'artillerie de nos alliés fut particulièrement efficace et fit éprouver de grosses pertes à l'envahisseur. Ce dernier dut également abandonner du terrain devant l'effort énergique de l'infanterie britannique.

La journée du 6 Novembre

M. Poincaré est rentré à Bordeaux, accompagné de M. Ribot, ministre des Finances.

Les Russes ont remporté en Galicie une victoire complète. Les Autrichiens sont en déroute sur tout le front.

Sur notre front, aucune modification très sensible; nous avons cependant marqué notre avance à l'ouest de Roye.

Les attaques de l'ennemi ont été repoussées en Woëvre et dans l'Argonne.

La situation militaire

Il est difficile de faire des commentaires sur la situation actuelle, les communiqués français, belges et anglais sont assez explicites et permettent de suivre les opérations.

Le front de bataille est à peu près le même, sauf du côté de l'Yser, où les Allemands, refoulés à la fois par les troupes belges et les inondations, ont renoncé, semble-t-il, à toute attaque.

Le président de la République, après avoir porté au roi Albert et à l'armée belge l'hommage de la France, a visité nos troupes du Nord. Il a manifesté, par une lettre publique, ses sentiments d'admiration pour la vaillance de nos soldats et la confiance inébranlable que le gouvernement et les chefs d'armée ont dans le triomphe final; il a fait une large distribution de décorations à nos alliés et aux nôtres.

Nous voudrions qu'à sa prochaine visite il apportât à ce corps d'élite qu'on appelle les *fusiliers marins*, le drapeau qui lui manque.

Les fusiliers marins ne forment pas un corps spécial: ce sont les compagnies de débarquement constituées à bord des vaisseaux de guerre et encadrées par des officiers de marine.

Ils n'ont rien de commun avec les troupes d'infanterie coloniale. Ils ont toujours joué un rôle très brillant dans notre histoire maritime et coloniale; ils gardent les vieilles traditions de l'abordage. On se rappelle qu'en 1870, notre flotte de guerre étant inactive, une grande partie des équipages furent utilisés pour la défense de Paris et l'armée de la Loire. Les canonnières se distinguèrent dans les forts, et les fusiliers eurent leurs pages héroïques, en particulier au Bourget.

Au moment où Paris paraissait menacé par l'offensive allemande débouchant de Belgique, au mois d'août dernier, on fit venir une brigade de marins. Tout danger ayant été écarté, cette brigade fut dirigée vers le Nord, et elle a participé aux opérations avec sa vigueur habituelle. A Ypres, en particulier, ses attaques à la baïonnette ont fait éprouver aux Allemands des pertes considérables.

Au milieu de nos régiments et des troupes alliées dont les drapeaux s'élèvent victorieux au-dessus des assauts, il serait juste que le corps des fusiliers marins eût aussi son drapeau sur lequel on inscrirait déjà *Ypres* et *Dixmude*, en attendant d'autres noms de victoires en Belgique et en Allemagne.

Général X...

Le communiqué officiel belge

LE HAVRE, 6 novembre. — Voici le communiqué remis par le gouvernement belge:

6 novembre, 1 h. 30.

L'ennemi n'a montré aucune activité sur le front de l'Yser et s'est borné à canonner faiblement nos lignes.

Quelques détachements adverses, avec des mitrailleuses, occupent encore la rive gauche du fleuve, vers Saint-Georges et Oud-Stuyvckenskerke.

Les Allemands ont installé, le long de la côte belge, entre Siddelkerke et Zeebrugge, de nombreuses batteries de tous calibres et des postes d'infanterie.

Sur le front Dixmude-Birschoote, l'offensive des armées alliées a progressé.

Les Allemands ont tenté de violentes attaques vers Birschoote, Saint-Eloi et Wytschaete; elles furent toutes repoussées.

Entre Wytschaete et Messines, l'offensive des troupes alliées a atteint la route qui joint ces deux localités. (L'Information.)

Notre offensive continue à l'est et au sud d'Ypres

Communiqués officiels du 6 novembre 1914

15 heures

Pas de modification sensible au cours de la journée d'hier sur l'ensemble du front. L'action a continué avec le même caractère que précédemment entre Dixmude et la Lys, sans avance ni recul marqués sur aucun point.

Violentes canonnades au nord d'Arras et sur cette ville sans résultat pour l'ennemi. L'effort allemand en Belgique et dans le Nord de la France se prolonge. Les Allemands semblent procéder à des modifications dans la composition de leurs forces qui opèrent dans cette région et renforcer leurs corps de réserve de nouvelle formation, très durement éprouvés, par des troupes actives, pour tenter une nouvelle offensive ou tout au moins pallier les sanglants échecs qui leur ont été infligés.

Entre la Somme et l'Oise, entre l'Oise et la Meuse, actions de détail. Nous avons consolidé notre avance sur le village d'Andechy, à l'ouest de Roye.

Une colonne de voitures allemandes a été détruite par le feu de notre artillerie à longue portée dans la région de Nampcel, au nord-est de la forêt de Laigle.

Près de Berry-au-Bac, nous avons repris le village de Sapigneul, dont les Allemands s'étaient emparés.

Lutte acharnée dans l'Argonne où, par des actions à la baïonnette, nos troupes ont refoulé les Allemands.

En Woëvre, de nouvelles attaques ennemies ont été repoussées. Au nord-est et à l'est du Grand-Couronné de Nancy, dans la région de la forêt de Barroy et entre Baccarat et Blamont, nos avant-postes ont été attaqués par des détachements mixtes dont les mouvements ont été partout enrayés.

RUSSIE. — On annonce officiellement une grande victoire russe en Galicie.

23 heures

Dans le Nord, la bataille est toujours aussi violente. Notre offensive, aux dernières nouvelles, continuait dans la région est et sud d'Ypres.

Dans la région d'Arras, et depuis Arras jusqu'à l'Oise, plusieurs attaques allemandes ont été repoussées.

Dans la région de l'Aisne, nous avons repris, au nord-est de Vailly, le village de Soupir, perdu l'autre jour.

Dans l'Argonne, l'ennemi a continué à attaquer violemment sans résultat.

Sur les Hauts de Meuse et à l'est de Verdun, nous avons enlevé quelques tranchées.

Les allégations allemandes

Dans un récent communiqué à la presse, les Allemands accusent nos troupes d'avoir, en plusieurs circonstances, revêtu des uniformes de certains de leurs régiments.

Avons-nous besoin de répondre que cette ruse de guerre, à laquelle ils ont eu maintes fois recours eux-mêmes, n'a jamais été employée par les nôtres? Nos soldats, fiers de leur tenue, se contentent de mettre baïonnette au canon quand ils s'élancent à l'assaut d'une position. Nous ajoutons que les Allemands, dont les insinuations mensongères ne se comptent plus, ont souvent abusé du drapeau blanc depuis le début de la guerre, se réservant de fusiller à bout portant nos hommes lorsqu'ils avançaient sans méfiance.

On est fixé aujourd'hui, dans les pays neutres, sur la valeur des affirmations de nos adversaires: elles ne serviront plus désormais qu'à masquer les atrocités commises en territoire belge et français.

• DERNIÈRE HEURE •

La victoire russe en Galicie

Un télégramme du grand-duc Nicolas
à lord Kitchener

Le Foreign Office a adressé à l'ambassade d'Angleterre la communication ci-après:

Lord Kitchener a reçu du grand-duc Nicolas le télégramme suivant:

Continuant nos succès sur la Vistule, nos troupes viennent de remporter une victoire complète sur tout le front de Galicie.

Notre manœuvre stratégique a ainsi été couronnée par ce qui est incontestablement le plus grand succès remporté de notre côté depuis le commencement de la guerre.

J'ai pleine confiance dans le rapide et entier accomplissement de notre tâche commune, et je suis persuadé qu'une victoire décisive sera remportée par les armées alliées.

Préparatifs de départ

AMSTERDAM, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — Selon le correspondant du *Telegraaf*, tous les blessés ont été enlevés hier matin des hôpitaux d'Anvers, et de nombreux trains chargés de bagages allemands ont quitté la station centrale. En outre, les Allemands enlèvent de l'hôtel de ville tous les documents concernant l'administration militaire.

Le bruit du canon a été entendu hier à Rosendaël.

Les avions autrichiens bombardent à Antivari un bâtiment italien

CETTIGNÉ, 2 novembre (retardée dans la transmission). — Les avions autrichiens qui ont jeté des bombes sur un transport français en ont aussi lancé sur un grand bâtiment italien dans lequel étaient installés les bureaux de la Compagnie d'Antivari. Ce bâtiment a beaucoup souffert et a été en partie détruit.

D'autres bombes sont tombées sur la gare et ont causé des dégâts considérables à des wagons de la Compagnie italienne d'Antivari.

Plusieurs maisons ont eu leurs vitres brisées. Un homme et une femme de nationalité italienne ont été blessés.

Un croiseur italien à Durazzo

ROME, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — Le gouvernement italien a envoyé à Durazzo le croiseur *Etna*.

Le combat naval sur la côte chilienne

LONDRES, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — Aucune information officielle sur le combat naval livré au large de la côte chilienne n'a été encore publiée.

L'Espérance

C'est une vertu et une grande vertu, selon la religion chrétienne. Et je le crois bien ; car c'est un composé de deux grandes vertus. C'est un composé de la Foi et de la Volonté.

Elle se compose de Foi. Elle est la conviction puissante, ancrée, racinée au plus profond du cœur, que le but poursuivi sera toujours atteint quand il est légitime, quand il est saint, quand il est sacré, parce qu'il y a un ordre général qui est de justice. C'est là la base philosophique, comme aussi la base religieuse de l'Espérance. L'Espérance s'appuie sur l'idée que le bien finit toujours par l'emporter, et cette idée est une foi. C'est le fond même de toute foi. C'est la croyance au bien.

Et, d'autre part, l'Espérance est faite de volonté. On espère ce que l'on veut qui soit. On espère ce que l'on fait, ce que l'on contribue à faire, ce que l'on pousse vers sa réalisation. Ici il y a comme génération réciproque. On veut parce qu'on espère ; mais, plus encore, on espère parce qu'on veut. La volonté crée l'espoir à chaque moment, le renouvelle, le revivifie et l'exalte. On n'espérait plus et voilà qu'on espère à nouveau parce qu'on s'est remis à vouloir.

Ainsi formée de ces deux grands sentiments, de ces deux grandes forces, l'Espérance est une puissance comme illimitée. Elle soulève tout l'être et le tend vers les hauteurs, vers les horizons sublimes. Elle est comme une vague de fond qui dresse debout l'homme tout entier.

Et elle se renouvelle sans cesse. C'est sa nature, c'est son caractère essentiel de renaître d'elle-même. Vous vous rappelez, dans le sonnet célèbre :

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Mais Phillis, le triste avantage
Lorsque rien ne marche après lui !

Eh bien ! ils sont faux, ces vers ; car il marche toujours quelque chose après l'Espoir et c'est l'Espoir lui-même. Il n'oublie jamais de se laisser après lui-même pour se suivre et se succéder. Il a une puissance intime de renaissance.

Il est comme chez lui dans la jeunesse ; il y est dans son domaine et dans sa patrie ; parce que la jeunesse est comme matériellement réaction sur soi-même, rebondissement et rétablissement comme disent les gymnastes. Elle va par brusques et impétueuses saillies, par fortes et impérieuses détente. Or, c'est l'allure même de l'espérance en soi et quand elle n'est qu'elle-même.

Mais quand de grands malheurs viennent se ruiner sur la communauté, quand la cité est pressée par le danger, quand tout est remis en question de vie ou de mort, alors l'espérance n'est plus seulement en soi ; elle se rapproche de ses vertus génératrices ; elle se fait, elle se refait de foi et de volonté et elle récupère toute la profondeur de l'une et toute la ténacité de l'autre.

Surtout elle devient ce qui la fait particulièrement et indéfiniment féconde. Elle devient l'espérance à plusieurs, l'espérance à beaucoup ensemble, l'espérance commune ; elle devient une *synergie* ; une synergie de fois et de volonté. C'est alors qu'ayant tout pour elle, toutes les forces et toutes les puissances, elle est sûre de toutes les victoires.

Dans le temps où les soldats se désignaient généralement par des sobriquets, un colonel passant sa revue, demanda son nom à un soldat récemment engagé : « L'Espérance, mon colonel. » « — L'Espérance, mon brave, cela ne te distingue pas assez. Tout le régiment s'appelle ainsi, et toute la France ! »

Emile Faguet,
de l'Académie française.

La pénurie d'officiers dans l'armée allemande

Voici ce qu'écrivent les *Berliner Nachrichten* (les *Nouvelles de Berlin*) au sujet de la pénurie d'officiers :

« Les marches ininterrompues, épuisantes et très meurtrières de cette campagne, ont grandement affaibli notre corps d'officiers. Beaucoup d'entre eux sont atteints de troubles nerveux et ne peuvent plus rester dans le service actif ; il arrive que sur beaucoup de points du front occidental de notre armée un simple lieutenant doit commander deux ou trois compagnies. Le ministère de la Guerre fait des efforts inouïs pour combler les vides qui se sont produits dans le corps des officiers. L'empereur, par un décret, assure la promotion au rang d'officier, après trois mois de service, à tout homme ayant reçu une instruction supérieure. »

M. Viviani à Paris

BORDEAUX, 6 novembre. — M. René Viviani, président du Conseil, a quitté Bordeaux ce soir, se rendant à Paris, où il arrivera demain.

Échos

Débaptisons ! Rebaptisons !

Nous remarquons récemment que trois communes de France s'appelaient « Allemagne » ! Un de nos lecteurs nous fait part que les habitants d'Allemagne (Calvados, arrondissement de Caen) ont remplacé cet exécrable nom par celui de Louvain. Sans doute, les deux autres communes (Doubs et Basses-Alpes) ne tarderont pas à suivre cet exemple.

D'autre part, l'éditeur de la carte de la forêt de Villers-Cotterets nous écrit :

« Je désire demander à l'administration forestière, par votre intermédiaire, d'appeler *Carrefour des Alliés* le *Carrefour des Allemands*, qui désigne l'un des plus jolis endroits de notre forêt. »

Ce désir est trop naturel pour qu'il ne soit pas exaucé.

Pauca, sed bona.

Notre généralissime n'est ni bavard ni écrivassier. Parfois, bien rarement, il trace une dépêche. Mais il a pesé et repesé son verbe, soigneusement.

Le général Joffre vient de dégainer son stylographe. Vous avez tous lu déjà ce télégramme au grand-duc Nicolas. Je n'en veux retenir que la dernière phrase : « Notre situation est bonne, et nos efforts combinés amèneront bientôt, j'espère, le succès final. »

Et, de cette phrase, je ne retiendrai qu'un seul mot. Le général Joffre a écrit : BIENTÔT.

Livrons ce *bientôt* aux méditations des sceptiques, qui, sans douter de la victoire, répètent à satiété : « Oui, mais ce sera long, bien long ! »

Ça ne sera peut-être pas aussi long que ça.

Pour la civilisation.

Les Prussiens disaient, au début de l'autre guerre :

« Nous vaincrons : 1° parce que nous avons l'appui moral de l'Europe ; 2° à cause de la supériorité de notre artillerie ; 3° parce que nos soldats sont bien commandés, et que nous n'avons pas chez nous des divisions d'intérêts, de principes et point d'insubordination comme vos mobiles, que nous craignons moins que des collégiens ; 4° parce que nos soldats ont l'instruction d'un de vos officiers ; 5° parce que nous combattons pour la civilisation ! »

L'autre jour, un de nos confrères rapportait cette plainte poignante d'une petite fille belge qui criait :

— Maman ! Maman ! quand donc me racrocheras-tu mes deux mains ?

Les bouches inutiles.

Sous les initiales de Maxime Vauvert, les Parisiens purent lire ceci, dans le *Monde Illustré* du 10 septembre 1870 :

« Les amis de la villégiature, qui habitaient les environs de Paris, sont rentrés en masse dans l'enceinte des fortifications. Comme compensation, bien des heureux de ce monde, ceux qui emportent facilement la patrie à la semelle de leurs souliers, ont pris le chemin de la province, celui de l'étranger. »

« Les dames du lac, qui ne pouvaient plus vivre depuis que le bétail d'approvisionnement avait envahi le bois de Boulogne, ont fait leurs malles, envahi les gares avec les timides, les effarés et leurs amis. »

« C'était un sauve-qui-peut général. On s'écrasait dans les salles d'attente, on se cognait aux malles... C'était à qui prendrait son billet le premier. Un coup de sifflet de la locomotive, et ces hirondelles de la paix à tout prix s'effarouchaient, croyant que le train allait les laisser en gare. Les distributeurs ne timbraient pas assez vite les billets. On avait peur de rester. C'était la seule crainte. Et le peuple riait en voyant s'en aller ces bouches inutiles. »

Tout y est... tout y était, déjà !... Cependant, en 1870, les Prussiens, hélas ! remplacèrent les fuyards. Tandis qu'à la même date, quarante-quatre ans plus tard, Paris se réveilla un jour presque dépeuplé... Les fuyards étaient partis dans le sud, les Prussiens dans le nord !... »

Encore Przemysl !

Nous avons dit, un peu imprudemment peut-être, que Przemysl devait se prononcer Djémil.

Un Polonais proteste : « On prononce Pehemysl. Le nom de cette ville polonaise provient du surnom slave *Przemyslaw* (l'industriel). L'industrie, en polonais, s'appelle : Przemysl ; en russe : Promysl. »

Un Français prend part à la discussion : « Ce n'est pas en russe que « Rz se prononce « j » ou « g », mais bien en polonais, et cela comme dans « Rzewuski », qui se prononce Gevouski l'u se prononçant comme « ou ». Ainsi Przemysl doit se prononcer Pjémysl. »

Djémil ou Pehemysl ou Pjémysl... Au fond, cela n'a pas une très grande importance. Mais, en bonne logique, notre correspondant polonais doit avoir raison.

MICROMÉGA.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

Importante victoire russe en Galicie

On verra, d'autre part, au communiqué officiel, que l'on annonce officiellement une grande victoire russe en Galicie. Les Autrichiens, défaits, battent maintenant en retraite.

PÉTROGRAD, 6 novembre (Dépêche Havas). — On annonce que ces jours derniers les Autrichiens ont opéré de nuit et de jour des attaques acharnées, principalement avec leur artillerie. On entendait une canonnade infernale. L'ennemi faisait, semble-t-il, un dernier et suprême effort. Cependant les Russes l'ont repoussé vigoureusement et ont brisé sa résistance désespérée. Actuellement, les Autrichiens battent en retraite le long du San.

Ce dernier combat fut si étendu que le bruit de la canonnade se faisait entendre à plusieurs dizaines de verstes.

D'énormes forces autrichiennes cherchaient à empêcher le passage des troupes russes par Monastirzek, mais celles-ci réussirent à passer quand même.

On rapporte que l'artillerie autrichienne a détruit un palais dans la propriété du prince Czartoryski, près de Legachoff, palais qui renfermait une précieuse bibliothèque historique.

Le général Joffre félicite le grand-duc Nicolas

Le grand-duc Nicolas, commandant en chef les armées russes, a adressé au général Joffre un télégramme pour lui annoncer la victoire des armées russes en Galicie, la plus importante qui ait été gagnée sur le théâtre oriental de la guerre depuis le commencement des hostilités.

Le grand-duc exprime à notre généralissime sa confiance dans l'issue de la lutte.

Le général Joffre a répondu au grand-duc Nicolas pour lui adresser les plus chaleureuses félicitations et lui exprimer également sa confiance dans le succès final.

Le commandement allemand sur le front oriental

GENÈVE, 6 novembre (Dépêche Havas). — D'après la presse suisse, le kronprinz commande en Pologne l'armée du centre, composée d'Allemands et d'Autrichiens.

Le général von Hindenburg commande l'armée de gauche, composée de Bavarois et de Prussiens.

Le général Dankl commande la droite d'une armée composée d'Autrichiens.

Un « Te Deum » célébré à Péetrograd

PÉTROGRAD, 6 novembre (Dépêche Havas). — Un *Te Deum* a été célébré hier au grand-quartier général, pour fêter la nouvelle que les Autrichiens reculaient sur tout le front en Galicie.

L'empereur, le grand-duc Nicolas, la suite impériale et tous les officiers du grand état-major assistaient à la cérémonie.

La reprise de Jaroslaw

LEMBERG, 6 novembre (Dépêche Havas). — Dans la soirée du 5 novembre, on a reçu ici la nouvelle de la reprise de Jaroslaw par les Russes, qui ont fait 5.000 prisonniers.

Le bombardement de Tsing-Tao

TOKIO, 6 novembre. — Officiel. — Le bombardement de Tsing-Tao continue. Les avions lancent des bombes et laissent tomber des circulaires incitant les habitants à ne pas prendre part aux opérations militaires.

Jusqu'à présent, les pertes anglaises s'élèvent à 2 tués et 8 blessés, y compris 2 majors. Les pertes japonaises sont de 22 tués et 278 blessés.

Les exportations interdites par l'Italie

ROME, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — Le gouvernement italien vient de prendre une décision en vue de prohiber l'exportation des produits suivants : étain, nickel, alliage métallurgique du fer, alun de chrome, benzol, caoutchouc brut, gutta-percha brute, conserves de viande, pommes de terre et œufs.

Le gouvernement annonce qu'il continuera à veiller sur le commerce des produits dont l'exportation est encore permise, de façon à empêcher leur sortie, si celle-ci devait porter préjudice aux intérêts du pays.

Un prince allemand blessé

AMSTERDAM, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — On annonce que le prince Albrecht de Prusse, fils de l'ancien régent du Brunswick, a été blessé sur le théâtre occidental de la guerre.

La Grèce n'interviendra pas dans la guerre avec la Turquie

LONDRES, 6 novembre. — Le correspondant du Times à Sofia écrit à son journal :

Le gouvernement bulgare a reçu une assurance formelle de la détermination du cabinet d'Athènes de continuer à garder sa neutralité, malgré l'intervention de la Turquie dans la guerre européenne. La déclaration était accompagnée d'un acte indiquant que la Grèce s'était abstenue d'ordonner une mobilisation générale.

Cette déclaration a été faite, pense-t-on à Sofia, pour calmer les sentiments des Bulgares au sujet de l'occupation de l'Épire. Des forces grecques, qu'on évalue à 45.000 hommes environ, ont été concentrées depuis quelque temps à la frontière bulgare.

Le ministre de Serbie annonce que la Serbie offrira à la Bulgarie son appui moral dans le cas où cette dernière attaquerait la Turquie. La Roumanie n'a fait aucune avance amicale, et l'impression prévaut ici que le cabinet de Bucarest a abandonné toute idée de défendre les prétentions de la Roumanie au sujet de la Transylvanie.

A la frontière turco-russe

PÉTROGRAD, 5 novembre. — Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase. — Durant les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler, on ne signale aucun fait important.

Nos troupes ont énergiquement débarrassé les régions ennemies occupées de petits détachements turcs figurant les restes des avant-gardes ottomanes défaits les jours précédents.

Notre colonne qui avait attaqué Bayazis a battu, avant de s'en emparer, les troupes turques près de Bazyrgan et les a contraintes à une déroute au cours de laquelle l'ennemi, jetant les armes, se dispersait dans les villages voisins.

Notre cavalerie a attaqué, à l'est de Dyadin, trois régiments kurdes soutenus par de l'infanterie.

Notre cavalerie, par une attaque à cheval et à pied, a dispersé l'ennemi.

Un officier anglais arrêté et condamné

ALEXANDRIE, 6 novembre (Dépêche Havas). — Le lieutenant Mors, sujet anglais, qui servait ici dans la police, a été arrêté pour espionnage et pour avoir essayé de faire entrer des explosifs dans le pays. Il a été condamné par le conseil de guerre à la dégradation publique et aux travaux forcés à perpétuité.

Le loyalisme des musulmans algériens

ALGER, 6 novembre (Dépêche Havas). — De nombreuses personnalités indigènes d'Algérie, les conseillers généraux, les délégués financiers et les conseillers municipaux adressent au gouvernement général des télégrammes protestant avec la plus grande énergie contre l'attitude agressive de la Turquie et affirmant bien sincèrement que cette attitude ne modifie en rien leurs sentiments de loyalisme et de dévouement; au contraire, elle rend encore plus fort et inébranlable l'attachement des indigènes à la France, au gouvernement et à la personne du gouverneur général.

Les conseillers municipaux indigènes de Constantine constatent notamment que l'attitude prise par la Turquie est absolument contraire aux aspirations, aux intérêts véritables des musulmans de la Turquie et du monde.

Le kaiser change ses formules

Le correspondant du Daily Mail à Copenhague télégraphie que la presse allemande publie les discours prononcés par l'empereur devant ses troupes dans le nord de la France. Chacune de ces harangues se termine invariablement par l'affirmation que l'ennemi sera battu, quoi qu'il arrive. Il convient de noter que dans les discours de l'empereur il n'est plus désormais question de Dieu qui est remplacé par Frédéric-le-Grand.

Le retour de M. Poincaré à Bordeaux

BORDEAUX, 6 novembre. — Le président de la République, accompagné de M. Ribot, ministre des Finances; du général Duparge, de M. Richard, directeur de la Sûreté générale; du colonel Jouffroy et de M. Pron, chef de cabinet de M. Ribot, est arrivé à Bordeaux ce matin à neuf heures dix, venant de Paris.

Il a été reçu sur le quai de la gare par Mme Poincaré, MM. Viviani, président du Conseil; Malvy, ministre de l'Intérieur; Sembat, ministre des Travaux publics;

Ce qu'un médecin suisse a vu dans les tranchées allemandes à Craonne

GENÈVE, 6 novembre (De notre correspondant). — Un médecin suisse qui revient de l'Aisne, où il exerçait sa profession comme auxiliaire dans l'armée allemande, fait un tableau effroyable de ce qu'il a vu dans les tranchées de Craonne.

Même avec l'imagination la plus désordonnée, même en se figurant, dans une vision d'épouvante, ce que doit être l'enfer, on ne saurait se faire une idée exacte de la vie de damnés des combattants dans quelques-uns de ces terriers.

Les Allemands avaient établi une succession de fossés parallèles de 50 à 100 mètres de longueur et d'une profondeur moyenne de 1 m. 60, couverts par intervalles de planches, de portes, de contrevents, de plaques de tôle, etc. Là s'étaient terrés des sections et des compagnies entières. Encore s'agissait-il des tranchées sur le front de bandière, près du gros que pouvaient battre les canons ennemis, mais non l'infanterie. Mais il en était autrement des fossés à l'avancée, sur la ligne de feu.

Dans ceux-ci le séjour était effroyable. Les hommes ne pouvaient guère s'y tenir que courbés. Point de vives chauds, pas de feu, pas d'eau propre et potable. La nuit, qui aurait dû apporter le repos, ne provoquait au contraire qu'un surcroît de trouble quand le noir Sénégalais, se mariant aux ténèbres, rampant par dessus les têtes, les troncs humains, les bras jonchés, bondissait du glacis comme un chat et égorgeait les sentinelles. Rien que la pensée de ce snobs donne le frisson aux Allemands.

Ainsi, la nuit même ajoutait à l'horreur. On ne dormait presque pas, on grelottait, le froid et l'humiditéankylosaient les membres. Naturellement l'hygiène était complètement absente. Il sortait de ces trous des buées de panteur produites par les excréments et les corps en pourriture. Pourtant dans ce charnier immonde, gisaient des blessés dont le nombre augmentait sans cesse. La plupart n'avaient reçu qu'un pansement sommaire. Ils y restaient des heures, des jours, sans autres soins, brûlés par la fièvre et la soif, entourés de cadavres, jusqu'à ce qu'on trouvait l'instant propice pour les évacuer. Et quand, enfin, le secours arrivait, il était souvent trop tard...

Nouvelles Diverses

PARIS. — Le recrutement de la magistrature. — La session d'examen professionnel pour le recrutement de la magistrature, qui devait s'ouvrir à Paris le 9 novembre, est provisoirement ajournée.

Mystérieux escroc arrêté. — Un individu se présentait, la semaine dernière, à la banque London Country and Westminster Limited, 22, place Vendôme; il avait esroqué une somme de 15.000 francs au préjudice de cet établissement à l'aide d'un faux chèque. Des inspecteurs de la police judiciaire mettaient l'escroc en état d'arrestation.

M. Coutant, juge d'instruction, chargé d'ouvrir une information judiciaire, a relevé à la charge de escroc des faits qui démontrent les mobiles de la dissimulation de sa véritable identité.

Il déclare parfois se nommer Effi et être capitaine dans l'armée anglaise, ayant fait toute la campagne du Transvaal. Il prend aussi le nom de Le Gay, qui est celui d'une grande famille américaine. Interrogé sur sa véritable nationalité il répond qu'il est né à bord d'un bâtiment « entre Malte et San Francisco ».

Cet individu parle l'Allemand mieux que l'Anglais et il est nanti de passeports délivrés par les autorités des nombreux pays qu'il a traversés au cours de ses multiples pégrinations; le dernier en date lui a été remis, le 3 août, par les autorités militaires de Lille pour se rendre à Paris et se mettre « à la disposition de l'ambassade d'Angleterre ».

Il a été également établi que le mystérieux « Effi-Le Gay » s'est rendu coupable de nombreuses escroqueries tant à Londres qu'à Paris. Il a été photographié et mesuré afin de permettre au service anthropométrique de rechercher son véritable état civil.

DEPARTEMENTS. — Mort d'un député. — NIORT. — M. Disleau, député progressiste de Niort, est mort aujourd'hui dans sa propriété de Sainte-Ouenne. M. Disleau, avocat, avait été élu en 1893 dans la première circonscription de Niort. Il était âgé de soixante et un ans.

Tuë par un obus. — TROYES. — Le soldat Hannemann, quarante-deux ans, infirmier militaire, s'était rendu dans les environs de Vitry-le-François pour visiter le champ de bataille. Pour s'amuser, il jeta en l'air un obus qui éclata en tombant. Hannemann fut tué net.

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Nous ne pouvons plus assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES qu'à partir du 15 août, y compris notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Nous pouvons encore accepter de faire remonter au 15 août la date de départ des abonnements, quelle qu'en soit la durée, et assurer l'envoi des numéros parus depuis cette date, mais la collection du 1^{er} au 15 août est presque complètement épuisée.

La cérémonie de Notre-Dame en l'honneur des morts pour la patrie

Dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, somptueusement décorée pour la circonstance de draperies noires, lamées d'argent, et de drapeaux aux couleurs des puissances alliées, un service solennel a été célébré hier matin sous la présidence du cardinal Amette, archevêque de Paris, pour les morts qui ont succombé, depuis le début de la guerre, dans les rangs de l'armée française et des armées combattant vaillamment à ses côtés.

Bien avant l'heure fixée pour cette émouvante cérémonie, une foule innombrable avait envahi la basilique, dont la nef, le transept et le chœur offraient un spectacle à la fois sobre et grandiose, avec leur parure de deuil et leurs faisceaux d'étendards multicolores.

Aux premiers rangs de l'assistance, on remarquait le capitaine de frégate Portier, représentant le président de la République; les représentants des ministres de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères, du gouverneur militaire de Paris, des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie, du ministre de Belgique; MM. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal de Paris; Cherest, président du Conseil général de la Seine; de nombreux sénateurs et députés, des officiers généraux; MM. Denys Cochin, Henri Lavedan, Charles Benoist, Escudier, Galli, Mgr Baudrillard, etc.

La messe a été célébrée par Mgr Fages, vicaire général. Le cardinal Amette, archevêque de Paris, après avoir donné l'absoute, est monté en chaire et a prononcé une éloquente allocution à la mémoire des victimes héroïques tombées pour la défense de la patrie.

Le discours du cardinal-archevêque a été la paraphrase de cette parole de l'Apôtre, qu'il avait prise pour texte: « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Puis, rappelant que les nations, comme les individus, ne sont pas sans péché devant Dieu, il a montré dans les sacrifices réparateurs que nous impose aujourd'hui la guerre des espérances rédemptrices, dont les « fils du désert » eux-mêmes, en raison de leur croyance en Dieu et leur héroïsme auraient incontestablement leur part.

Pendant la cérémonie, la maîtrise, sous la direction de M. l'abbé Renault, a exécuté la messe du compositeur belge Schiffaels, les repons de Viadana, le Ne recorderis de Schmitt, l'Ego sum de Gounod. M. Vierre était au grand orgue et M. Serre tenait l'orgue d'accompagnement.

A l'ordre du jour de l'armée

Parmi les nombreuses citations à l'ordre de l'armée que publie le Journal Officiel, nous relevons les suivantes :

De Saint-Martin Lacaze, capitaine au 57^e d'infanterie. Le 28 septembre, est resté, malgré une première blessure, à la tête de son bataillon jusqu'au moment où, frappé à mort, il eut encore le courage et l'énergie d'adresser un compte rendu à son colonel avant d'abandonner son commandement.

Marchand, colonel commandant la 2^e brigade coloniale.

Blessé le 1^{er} octobre, en entraînant sa brigade à l'assaut d'une position fortifiée, défendit qu'on l'emportât et resta sur le terrain jusqu'à la fin de l'action, continuant à diriger le combat et à exciter le moral de ses hommes, n'a consenti à être évacué qu'à la tombée de la nuit et sur l'ordre de ses chefs; depuis sa prise de commandement a toujours fait preuve d'une bravoure exceptionnelle et a pris sur ses hommes un très grand ascendant moral.

Guilbert, capitaine observateur en aéroplane; Levasor, lieutenant pilote aviateur.

Ayant eu, au cours d'une reconnaissance, leur appareil atteint par le tir de l'ennemi au point d'en compromettre la résistance, ont continué cette reconnaissance en la poussant très avant dans les lignes adverses.

Pelegrin, lieutenant observateur en aéroplane.

A fait preuve depuis le début de la campagne, dans les nombreuses reconnaissances dont il a été chargé, de la plus grande énergie, ne s'est jamais laissé détourner de son itinéraire par le tir de l'ennemi qui, souvent, a atteint son appareil.

Mauger de Varennes, capitaine aviateur. Commandant une escadrille, a conçu et réalisé un appareil des plus ingénieux pour le lancement des obus explosifs d'une forte capacité du bord des avions.

Pégoud, soldat aviateur réserviste. Se dévouant sans compter, a fait preuve dès le début de la campagne de qualités exceptionnelles de hardiesse et de sang-froid, particulièrement au cours d'une mission, a eu par trois fois son avion criblé de projectiles.

Didier, lieutenant-colonel, commandant le 98^e d'infanterie.

A été l'âme de la défense d'une position pendant les journées du 5 au 9 octobre; pendant cette période, les troupes d'infanterie et d'artillerie sous ses ordres ont fait à l'ennemi de nombreux prisonniers et lui ont infligé des pertes telles que le drapeau du 49^e régiment d'infanterie allemande a été relevé devant nos lignes au milieu des morts et des blessés.

Curé, général commandant la 88^e division territoriale. Au combat du 26 septembre, s'est mis hardiment à la tête d'une brigade de sa division, placée en réserve générale, et a repris brillamment, sous un feu violent, une position qui venait d'être abandonnée, donnant ainsi un bel exemple d'entrain et de bravoure.

Une visite dans un camp hollandais de prisonniers belges

Amersfoort, octobre.

Je viens de « passer une visite », comme diraient nos amis les Anglais, à l'un des camps de prisonniers belges établis en Hollande, au plus grand de tous, celui d'Amersfoort. Il y a encore des « geïnterneerden » belges à Loosduinen, près de La Haye, à Zwolle, Harderwijk et Gaasterland, en Frise, tandis que les Anglais sont à Leeuwarden et les Allemands à Alkmaar. Près de 1.200 de nos compatriotes sont logés à Amersfoort, l'infanterie dans des casernes, les artilleurs sous des tentes qui couvrent de vastes pelouses et font penser à quelque campement exotique ou à l'arrivée de Barnum and Bailey. Cependant, nos artilleurs souffrent, sous la tente, du froid et de l'humidité des nuits d'automne. C'est pourquoi ils vont être transférés incessamment à Zeist, où l'on construit à leur intention des baraquements en bois. La nourriture n'est pas mauvaise ; les hommes font deux repas par jour. Pas de boisson, si ce n'est un peu de café le matin. Ils reçoivent du tabac et des cigares en quantité. En outre, quelques jeux ont été mis à leur disposition : jeux de cartes, de quilles, etc. Les Wallons s'adonnent à leur sport favori : le jeu de balle pelote. Des parties passionnantes s'engagent dans les grandes cours ou devant quelque fronton qui vaut bien celui de Neuilly-Saint-James.

Après avoir été visé pendant des semaines par les shrapnells, on éprouve quelque plaisir à se renvoyer d'un camp à l'autre la « petite reine blanche ». Les matches sont suivis avec beaucoup d'intérêt par des soldats belges et hollandais. Et très souvent on voit assis, à côté de la corde médiane, prenant des croquis, le jeune sculpteur et peintre Rik Wouters, du 9^e de ligne, l'un des meilleurs artistes de la nouvelle génération en Belgique, qui se trouve être prisonnier de guerre en Hollande, après l'avoir été en Allemagne, d'où il avait réussi à s'évader.

Grâce aux comités qui ont été institués en Hollande, on distribue aux prisonniers belges des journaux et des publications illustrées. Malheureusement, la plupart de ces publications sont néerlandaises, et cela désole les Wallons, qui sont ici très nombreux, se rongent les poings et souffrent de leur inactivité forcée (il en est parmi eux qui furent à Anvers, dans les forts du Nord et du Nord-Est et qui n'ont pas tiré de toute la guerre un coup de fusil). Ils ont perdu leur bonne humeur native, les braves ouvriers borains ou liégeois que j'ai vus et avec lesquels je me suis entretenu longuement. « Est-il vrai, m'a demandé l'un d'eux, que les alliés sont à Mons et Tournai ? » « On s'est battu ces jours-ci près de Bastogne », m'affirmait un autre. Les braves gens ! Comment avoir la force de les contredire et de ruiner, d'un mot de dénégation, les trésors d'espérance que malgré tout ils conservent au fond du cœur. Un autre, pourtant, qui a femme et enfants, m'a demandé s'il était vrai qu'une Conférence de la Paix était réunie en ce moment à La Haye.

Des geoliers peu sérieux

Leurs « geoliers » ne sont pas sévères, et la population d'Amersfoort ne leur cache pas sa sympathie, il est vrai. Mais c'est quand même la captivité, et combien de temps durera-t-elle ? Des heures durant, il en est qui viennent se poster le long des fils de fer barbelés et qui attendent, dans l'espoir de voir arriver un parent, un ami, un pays. D'ailleurs, de plus en plus, on vient les voir du pays natal. J'ai rencontré des pères, des femmes venues de Liège ou de Bruxelles et qui avaient fait un long voyage à pied jusqu'à la frontière, dans l'espoir qu'il serait parmi les prisonniers de Hollande. Ma femme a, tout à coup, rencontré son frère, qu'elle ne s'attendait guère à retrouver là.

Des familles entières d'officiers sont venues s'installer pour quelques mois à Amersfoort ; car les officiers, au nombre de deux cents environ, sont en ville, à l'hôtel ou en appartement, libres sur parole. Ils ont signé en arrivant ici l'engagement « qu'ils ne porteraient pas les armes contre la Hollande avant la fin de cette guerre. En outre, tous les matins, à 10 heures, ils doivent venir apposer leur signature sur une feuille de présence, au local de la société *Amicitia*. Il leur est défendu de sortir des limites de la commune d'Amersfoort, et certains d'entre eux qui, sans le vouloir, avaient dépassé les poteaux, se sont entendus rappeler à l'ordre.

Une captivité monotone

Certes, la ville est charmante, confortable, propre et tranquille, « zoo netjes », avec sa tour d'église couronnée, ses promenades jonchées de feuilles mortes, ses quais, ses beaux arbres dorés par l'automne. Mais il n'y a là nulle distraction : pas de musée, d'université ou de grande bibliothèque. A la longue, cette petite ville hollandaise, qui semble à tant d'autres villes hollandaises, doit engendrer une mortelle mélancolie, surtout pour les officiers habitués à l'action, et pour des Belges qui habitent de vivantes et « rumorantes » cités. Un groupe d'officiers belges

vient même d'offrir gratuitement ses services à la commune d'Amersfoort pour exécuter certains travaux d'utilité publique.

Officiers et soldats belges prisonniers reçoivent du gouvernement hollandais une solde un peu inférieure à leur solde ordinaire. Bien entendu, le remboursement des sommes ainsi décaissées par la Hollande entrera en ligne dans le règlement de comptes final.

Il en est, parmi ces officiers, qui ont fait leur devoir jusqu'au bout, qui, sous le feu de l'artillerie allemande, ont rempli à la dernière minute une tâche périlleuse et qui souffrent maintenant de se voir réduits à l'impuissance.

« Saura-t-on plus tard ce que nous avons fait ou bien dira-t-on que nous nous sommes laissé faire, prisonniers ? »

« Ah ! si la Hollande pouvait entrer dans la danse avec les alliés et nous réarmer... »

Voilà ce que bien d'autres disent encore en soupirant.

LOUIS PIÉRARD.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 6 novembre. — Les ministres se sont réunis ce matin, de 9 h. 1/2 à midi, en Conseil, sous la présidence de M. Poincaré. Tous les ministres, sauf M. Millerand, assistaient à la délibération.

Le ministre des Affaires étrangères a donné lecture d'un télégramme annonçant qu'une victoire complète venait d'être remportée par l'armée russe.

Les Autrichiens sont en déroute sur tout le front de Galicie.

M. Briand, ministre de la Guerre par intérim, a entretenu ses collègues de la situation militaire.

La chasse aux maisons allemandes

Après enquête de la police judiciaire, M. Monier, président du tribunal civil de la Seine, a pris, hier, une ordonnance désignant des séquestres pour les quarante et une maisons allemandes ou austro-hongroises dont les noms suivent :

- Aciéries Syriennes, 14, rue Claude-Vellefaux (M. Richard) ; Bourgeois (Stéphane), marchand de tableaux, 226, rue de Rivoli (M. Ponchelet) ; Breslauer, instruments de chirurgie, 5, rue Palatine (M. Closier) ; Buckner, acieries, 156, avenue Parmentier (M. Maille) ; Bonn (François), hôtelier, 12, rue du Château-d'Eau (M. Archambault) ; Bougé (Waldeemar), brevets d'invention, 16, boulevard Magenta (M. Foucret) ; Brasch et Rotheinstein, transports internationaux, 6, rue Martel (M. Raynaud) ; Bouchés, vins, 17, av. Duquesne (M. Armand) ; Foges (Conrad), maroquinerie, 53, rue Notre-Dame-de-Nazareth (M. Biraud, huissier) ; Fischl (Rodolphe), chaussures, 11, rue de Marseille (M. Ménage) ; Goldscheider, terres cuites, faïences, 34, rue de Paradis (M. Ganté) ; Hessling, librairie, 13, rue Jacob (M. Pelegrin) ; Humphrey, machines parlantes, directeur Max Weill, 18, rue Juliette-Dodu (M. Wilmoth) ; Janvick (Mme), fourrures, 78, avenue Wagram (M. Pelegrin) ; Jarowski (Edmond), ferronnerie d'art, 4, rue Compans (M. Malle, huissier) ; Kochler (Hermann), machines à coudre, 12, rue de Lorraine (M. Desbœumortiers) ; Kovocks (André), ferronnerie d'art, 31, rue des Bois (M. Duret) ; Kirchner et Cie, machines, 77, rue Manon (M. Graux) ; Koes, pâtisseries, 60, rue de Rennes (M. Ménage) ; Kejcher (Charles), Institut de Beauté, 4, square de Maubeuge (M. Wilmoth) ; Krantz (Joseph), fabricant de lampes électriques, 158, faubourg Saint-Martin (M. Devismes, huissier) ; Lazlo (Eugène), toiles cirées et linoléum, 125, boulevard Sébastopol et 55, rue Meslay (M. Guillier) ; Leinkauf, transports, 42, rue d'Enghien (M. Pruvost) ; Meyer (Max), chapeaux, 135, rue du Temple (M. Lebrun, huissier) ; Merleskay (François), ferronnerie d'art, 32, rue des Annelots (M. Pelegrin) ; Nachmann (Joseph), diamants et perles, 1, rue Rossini, et 54, rue du Ranelagh (M. Wilmoth) ; Rilm (Jacob), pâtisseries, 22, rue Bonaparte (M. Craggs) ; Soudheimer, perles et pierres fines, 3, rue de Châteaudun (M. Faucon) ; Schuller et Cie, étoffes et passementeries, 5, rue Bergère (M. Laforge) ; Schiller (Paul), lampes électriques, 23, rue Granges-aux-Belles (M. Lesage) ; Schmitts (Georges), commissionnaire en marchandises, 22, rue Rambutau (M. Davesne, huissier) ; Schreibmaschinen-Gesellschaft, machines à écrire, 19, rue Jean-Beausire (M. Rochette) ; Teschner (Alexandre), brocanteur, 38, rue de l'Université (M. Montiez, huissier) ; Vaugoin, bijouterie-orfèvrerie, 82, rue du Bac (M. Gambier, huissier) ; Wolff, gravures et statuettes, 30, rue Bonaparte (M. Morin) ; Wimsch (Gustave), bijouterie, 158 ter, rue du Temple (M. Mauger) ; Weimulier, bonneterie, 20, rue Richer (M. Mallard, huissier) ; Wichner, bijouterie et recommissions du Mont-de-Piété, 91, rue de Belleville (M. Archambault, huissier) ; Wopel, fourrures, 8, rue Ventadour (M. Desbœumortiers) ; Zacke (François), antiquaire, 1, rue de l'Abbaye (M. Duret).

A TOULON

TOULON, 6 novembre. — Le procureur de la République a mis sous séquestre plusieurs villas et habitations de campagne que des Allemands possédaient sur notre littoral ou dans les environs de Toulon.

L'une d'elles, qui, appelée pompeusement « Villa des Lions » ou « Villa des Panoramas », appartenait à un sieur Jagersmisschmitt, se trouvait à l'intersection des routes des colonnes de La Garde et de La Valette. De cette villa, grâce à des terrasses bien combinées, on dominait à la fois ces routes et les perspectives de Toulon.

UNE SUCCESSION MISE SOUS SEQUESTRE

VERSAILLES, 6 novembre. — M. Perrusset, procureur de la République à Versailles, vient de mettre opposition, à Chatou, sur une succession de plus d'un million, qui allait échoir à des sujets allemands.

La propagande allemande condamnée par les professeurs allemands

GENÈVE, 6 novembre (De notre correspondant particulier). — Quatre professeurs allemands de l'Université de Zurich, MM. Hugo Blummer, Arnold Meyer, Otto Busse et George Ruge, ont adressé aux *Münchener Neueste Nachrichten* une lettre dont voici des passages :

En Suisse, on est aussi bien renseigné sur les faits de guerre qu'à Leipzig et à Cologne, qu'à Francfort ou à Berlin. Il est donc parfaitement inutile de chercher à éclairer l'opinion des Suisses allemands cultivés par l'envoi de nouvelles et d'appels spécialement rédigés dans ce but et qui relatent des faits souvent anciens de deux ou trois semaines. Cette propagande tant absolument superflue est considérée comme pénible et inopportune. Nous autres Allemands vivant en Suisse, avons, au sujet des origines de la guerre, de événements de Louvain, de la cause et du degré de destruction de la cathédrale de Reims, de la discipline et de l'état de notre armée, le sentiment pénible qu'on nuit à la cause allemande en s'imaginant que la Suisse est mal renseignée et en la mettant, au point de vue des informations, au même niveau que l'Egypte et la République Argentine.

C'est parce que nous sommes parfaitement au courant que nous, Allemands résidant en Suisse prions instamment nos compatriotes de l'empire de cesser leur propagande de nouvelles en Suisse. Avec ces procédés, on ne fait qu'enfoncer des portes ouvertes. Nous sommes aussi bien, et à certains égards, mieux renseignés que nos compatriotes au delà de la frontière. Les Suisses, qui ont des sympathies pour l'Allemagne, sont refroidis par les nombreux imprimés qu'on leur expédie d'outre-Rhin et ceux dont les sentiments vont vers la France et considèrent même les dépêches de M. de Stein comme des nouvelles fantaisistes, ne seront pas convertis par cette propagande, même si celle-ci est signée par des noms illustres.

Les socialistes allemands ne sont plus d'accord

ZURICH, 6 novembre (Dépêche de l'Information). — La *Neue Zürcher Zeitung* du 1^{er} novembre reproduit une déclaration signée de plusieurs socialistes allemands, qui prouve qu'un certain désaccord existe à cet égard à l'intérieur du parti.

Voici cette déclaration :

Nos camarades Sudokun et Richard Fischer ont entrepris d'exposer dans la presse socialiste des pays neutres (Suède, Italie, Suisse), l'attitude du parti socialiste allemand dans la guerre actuelle.

Ils l'ont fait en développant leur propre point de vue. Nous nous voyons donc contraints de déclarer que les soussignés, et assurément un bon nombre d'autres socialistes allemands, ont sur la guerre actuelle, ses causes, son caractère et le rôle du parti socialiste dans cette guerre, un point de vue qui n'est point du tout celui des camarades Suedkun et Fischer. L'état de siège nous empêche pour le moment d'exposer publiquement nos opinions.

KARL LIEBNECHT, ROSE LUXEMBOURG, FRANZ MEHRING, CLARA ZETKIN.

LE DOCTEUR FISCHER, 10, RUE DE LA TREMOILLE a repris ses consultations (médecine-chirurgie) le mardi, jeudi, samedi, de 2 heures à 4 heures.

CREBUS achète loyalement et ne profite pas de la situation. Or, argent, bijoux, 28, r. 4-Septembre. T. Cen. 16-28

LABORATOIRE DES PRODUITS
"USINES DU RHONE"
Louis DURAND, Pharmacien, à LA DEMI-UNE (Rhône).
Vente en Gros : 89, Rue de Miromesnil, Paris.

**COMPRIMÉS
D'ASPIRINE**
"Usines du Rhône"

Produit d'origine et de fabrication
exclusivement françaises.

SE TROUVENT DANS TOUTES PHARMACIES.
Le tube de 20 Comprimés : 1 fr. 50.

La Guerre en Belgique

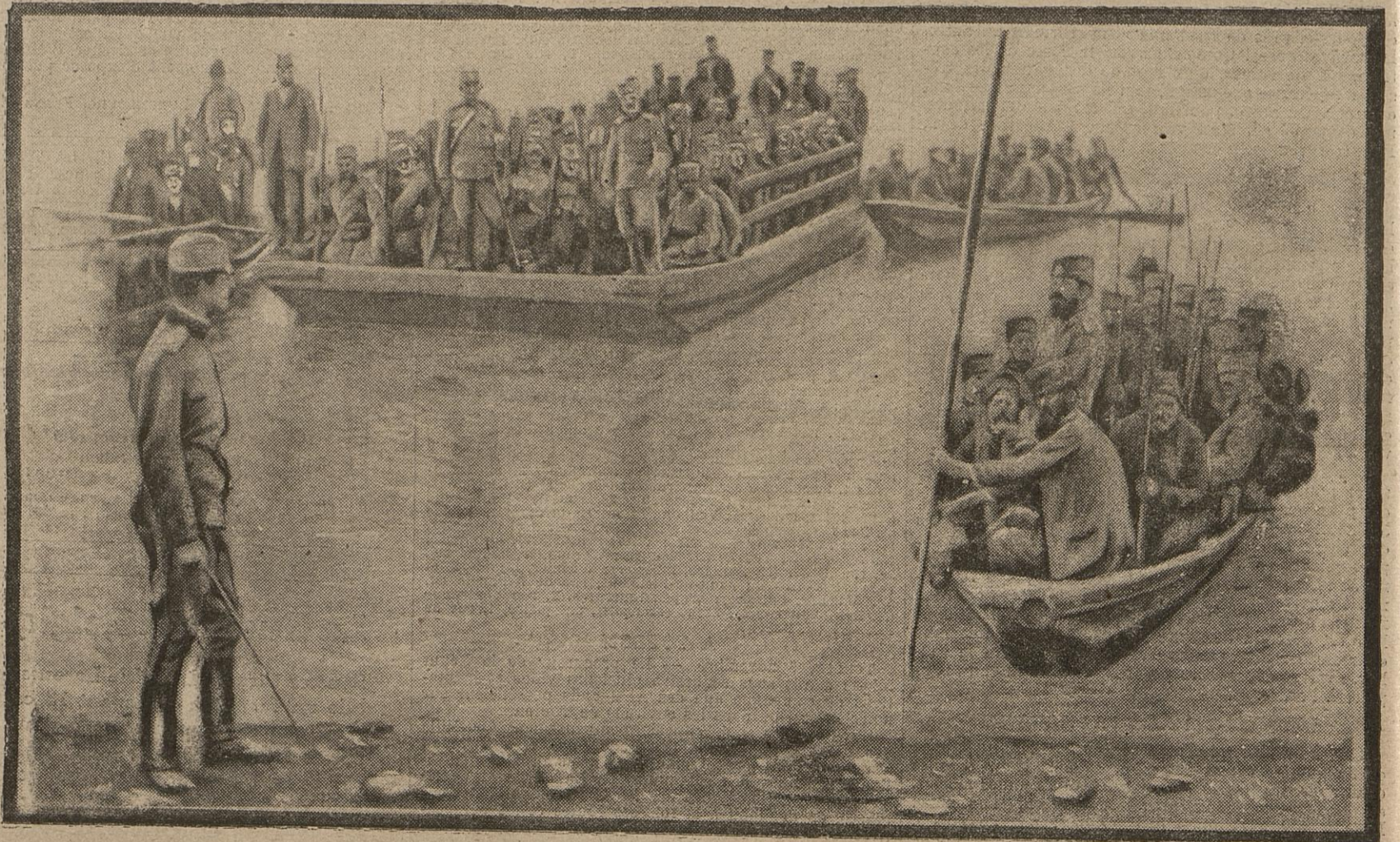
Sous ce titre, la Librairie L'Éclaireur publie un fascicule contenant 13 cartes, dont une en couleurs, permettant de suivre en détail la lutte formidable qui se poursuit chez nos héroïques voisins. Prix du fascicule, 1 franc, chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares. ■ ■ ■ ■ ■

La bataille autour de Dixmude



Grâce au courage et à la vaillance des troupes belges, les Allemands durent se replier après l'attaque de Dixmude. L'infanterie de nos alliés se distingua particulièrement, et plusieurs fois les fantassins retranchés derrière de solides murailles arrêtaient, par leur feu violent, les attaques de l'ennemi.

Les soldats serbes traversent la Save



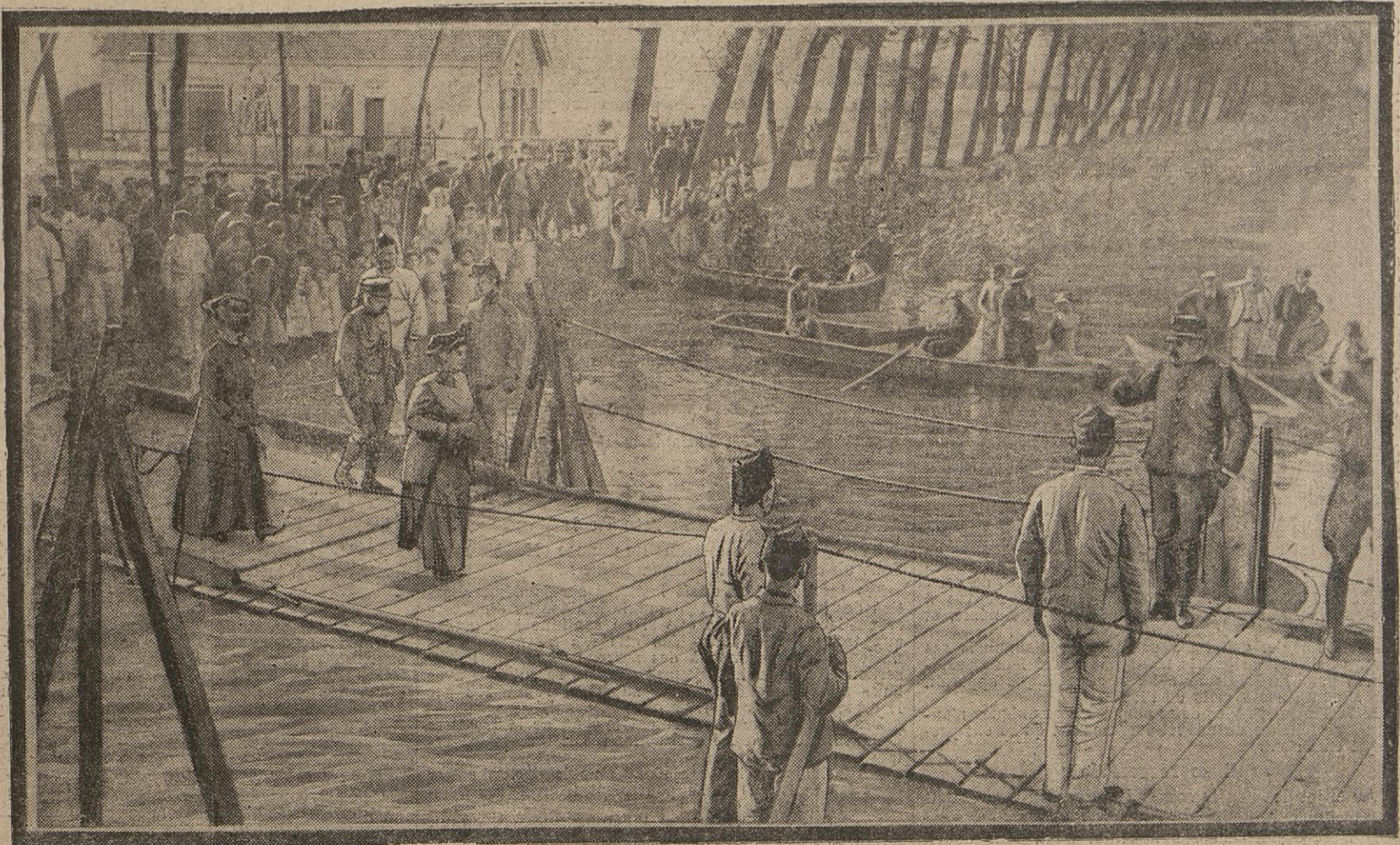
On sait avec quelle bravoure l'armée serbe lutte actuellement contre les Autrichiens. Depuis le début de la campagne elle remporta, en effet, plusieurs victoires importantes et parvint à envahir la Bosnie. Après avoir traversé la Save, elle repoussa avec succès les attaques de l'ennemi, dirigées contre Belgrade.

Les Allemands sortent de leurs tranchées



Les Allemands, on le sait, craignent la lutte à l'arme blanche. Ils ne sortent de leurs tranchées que lorsqu'ils redoutent la charge de leurs ennemis. Notre photographie représente un groupe de soldats prussiens sortant de leurs abris pour se défendre d'une attaque de l'infanterie russe.

La reine Wilhelmine au milieu de ses troupes



La reine Wilhelmine vient d'inspecter ses troupes. Elle s'est montrée satisfaite des différentes manœuvres qui ont été exécutées par ses armées et a félicité chefs et soldats. Au cours de sa tournée d'inspection, Sa Majesté a inauguré un pont de bateaux construit à Rysvord par les sapeurs du génie.

La presse française et étrangère

PARIS

« Vers le succès final »

Le général Bonnal, commentant le télégramme du général Joffre au grand-duc Nicolas, écrit dans le *Matin* :

La bataille de l'Aisne, qui a succédé à la victoire de la Marne, dure depuis le 12 septembre, et nous sommes au 6 novembre. Tous les efforts des Allemands pour nous rejeter dans la direction de Paris ont donc lamentablement échoué, provoquant chez nos ennemis des pertes énormes.

En résumé, si, à la date du 4 novembre, le général Joffre affirme que notre situation, qualifiée par lui de bonne, fait entrevoir à bref délai notre succès final, c'est que nous sommes à la veille d'une nouvelle victoire comparable à celle de la Marne.

La muraille de France

M. Henry Bérenger, qui, pour répondre aux préparatifs allemands contre la trouée du Luxembourg, avait inutilement demandé qu'on fortifiât la ligne Aix-la-Chapelle-Trèves-Thionville, constate, dans *Paris-Midi*, qu'après trois mois de sanglants combats les deux armées en présence en sont réduites à se retrancher sur un front de 400 kilomètres, derrière un double système de forteresses souterraines, et il en tire cette leçon :

Les grandes leçons ne viendront jamais que de l'action ! Comme l'a dit pour l'éternité notre Pierre Corneille, *les exemples vivants sont d'un autre pouvoir*.

L'exemple allemand nous a réappris l'art des tranchées et l'utilité des murailles de Chine. Les Français qui dirige Joffre y seront bientôt assez maîtres pour en faire la « muraille de France » d'où s'élanceront sur le Rhin les Victoires d'Occident...

La guerre pour la paix

Réfutant la dangereuse opinion de ceux qui voudraient établir une distinction entre l'impérialisme et le peuple allemand, M. Grosclaude écrit dans le *Journal* :

La guerre que font les alliés, c'est la guerre à la guerre ; si donc l'empire allemand n'était pas mis à tout jamais hors d'état de nuire, l'Europe retomberait bientôt sous le régime de la paix armée, trêve onéreuse et intolérable, préparatrice d'une collision plus formidable encore que celle dont nous connaissons l'horreur.

Tant que le peuple allemand n'aura pas répudié toute solidarité avec les exécrables soudards qui portent pour lui les armes, il sera considéré comme l'ennemi du genre humain et traité en conséquence.

La supériorité morale

Le soldat allemand est brave, écrit M. René Millet dans la *France* ; mais il lui manquera toujours l'initiative qui fait l'incontestable supériorité du soldat français :

Les Allemands sont résistants dans les tranchées, courageux quand on les pousse en masse coude à coude ; mais ce sentiment spontané qui jette l'homme en avant et qui lui inspire le mot heureux capable de rallier les hésitants et les ramener au combat, cette forte individualité, ce don inné du commandement, je n'hésite pas à dire que ce sont là des qualités françaises ; elles attirent l'attention quand nos troupes, au lieu d'obéir à une impulsion aveugle, ont la conscience bien nette de la grandeur de la cause qu'ils défendent.

C'est pourquoi l'insuffisance numérique de nos troupes, en face des cadres allemands, me paraît amplement compensée par les aptitudes naturelles de la race française et, dans la guerre actuelle, par sa supériorité morale.

La crise orientale

Envisageant le rôle des puissances neutres dans la crise que le coup de folie de la Turquie vient de provoquer en Orient, le *Petit Parisien* apprécie en ces termes la situation :

La Bulgarie a réitéré tout dernièrement, à Bordeaux, à Londres et à Pétersbourg, l'affirmation de sa neutralité. Nous tenons de la légation bulgare en France que cette déclaration est catégorique et répond au sentiment du peuple bulgare.

Quant à la Grèce, son rôle est tout tracé. Alliée de la Serbie, visée hier par la menace de la Turquie, qui tendait à lui reprendre les îles de l'Égée, elle sait que tous ses intérêts sont solidaires de ceux des autres États des Balkans, hormis l'empire ottoman, et de ceux de la Triple Entente. Un immense avenir s'ouvre à l'hellénisme, au delà de la Méditerranée elle-même, et ce n'est point M. Venizelos qui le gâtera.

La Roumanie, enfin, n'a pas pris position, mais ses hommes d'État dirigeants n'ont pas caché leurs préférences pour la Triple Entente, et sa politique apparaît, par ailleurs, liée à celle de l'Italie.

Ni la Turquie, ni les deux empires germaniques n'auront à se féliciter du nouvel ébranlement qu'ils ont provoqué en Orient.

Qui se ressemble...

Au sujet des bruits contradictoires qui ont couru sur la mort du kronprinz, le *Figaro* écrit :

Il n'est décidément pas mort, et c'est, sans doute, pour mettre fin à ces rumeurs qu'il a adressé la dépêche suivante au ministre de la Guerre de Turquie :

Enver pacha, Constantinople

Le 5^e corps d'armée allemand et son commandant présentent leurs salutations fraternelles à l'armée ottomane.

Il doit y avoir, en effet, des affinités toutes frater-

nelles entre le prince pillard et le chevalier du revolver qu'un crime a fait ministre de la Guerre et général à Constantinople.

L'orgueil du kaiser

Sous ce titre, le capitaine X... juge sévèrement, dans la *Patrie*, l'affolement dont les troupes allemandes font preuve par suite des ordres incohérents qu'elles reçoivent de leurs chefs démoralisés :

Comme on retrouve, dans les actes de l'armée allemande, les traits de caractère de l'empereur ! C'est l'orgueil qui dicte tous les ordres. Il ne s'agit que de grands coups à frapper ! On vise les capitales. Elles sont imprenables ? Tant pis ! On les prendra quand même. Les régiments fondent. On ne prend ni Paris, ni Varsovie, ni même Calais ! Alors, pour ménager l'amour-propre, on déclare qu'on n'a pas vu la persister pour des raisons d'hygiène. Et l'on recommence ailleurs les mêmes folies !

Nos ennemis, à cette heure, donnent l'impression de véritables déments qui se heurtent aux murs de leurs cabanons. Seulement, les murs des cabanons sont capitonnés, tandis que nos lignes sont hérissées de baïonnettes.

Au fou !

M. Jean Finot écrivait dernièrement dans la *Revue* que le célèbre fondateur de l'anthropologie criminelle, Cesare Lombroso, classait Guillaume II parmi les « mattoïdes » caractérisés. Or, un mattoïde n'est autre chose qu'un dégénéré cumulant la folie et la criminalité. Le *Journal des Débats* écrit à ce propos :

Un médecin, qui jouit chez nous et ailleurs d'une certaine célébrité, a énuméré il y a bien longtemps, les diverses espèces de fous. Il en distingue, ni plus ni moins, deux cent sept, en combinant les données fournies par deux hommes de grande expérience, Pantagruel et l'Anurge. Faisons un choix dans cet arsenal de la vieille gaieté française pour servir à son appétit le monarque de Berlin. Sans nous arrêter au « fol impérial », nous irons tout droit au « fol supercoquantier », car le canache lui en sied merveilleusement, et nul plus que lui ne mérite d'être supercoquantier. Foin du pseudo-grec mattoïde ! Rabalais a dit le vrai mot, et, croyez-moi, c'est un mot de « haute gresse ».

Deux races

C'est une lutte de races que celle qui met aux prises les principales nations européennes ; le *Temps* le constate, une fois de plus, en ces termes :

Le prestige et l'ambition de la France, c'est celui de son intelligence, de sa civilisation qui lui assigne dans le monde la place où elle veut se mouvoir librement, à côté de ses voisins. L'idéal français, c'est le progrès humain ; celui de l'Allemagne, c'est la force pour dominer. Mais ce caractère n'a pas besoin d'être poussé plus loin. La comparaison est faite dans tous les esprits. Les sympathies qui partout enveloppent actuellement la République française — même celles qui en 1870 se détournaient de l'Empire — démontrent qu'entre les deux races le jugement des peuples est prononcé.

L'effort suprême

Voici en quels termes le lieutenant-colonel Rousset apprécie, dans la *Liberté*, la situation actuelle :

Quand l'ennemi se sera épuisé à frapper en aveugle sur tous les points d'un front qui de heure inébranlable, alors le moment viendra où sur le point essentiel se produira l'effort suprême qui brisera l'armature allemande, si solidement forgée qu'elle soit.

Et peut-être que ce moment, si impatiemment attendu, n'est plus très éloigné... maintenant. Les communiqués d'hier, en effet, nous ont signalé une nouvelle orientation de la tactique ennemie. Les attaques d'infanterie se font plus rares, et il semble que les Allemands aient remplacés, en beaucoup d'endroits, par le usage moins redoutable de leurs canons. Il y a là une indication qui vaut qu'on la retienne, parce qu'elle pourrait bien annoncer soit un commencement de lassitude, soit des préparatifs de recul.

A la guerre, c'est l'infanterie seule qui obtient les résultats effectifs.

DEPARTEMENTS

Est-ce la retraite ?

Telle est la question que pose M. Maurice Schwob dans le *Phare de la Loire* :

Les journaux hollandais insistent sur la démoralisation des troupes, et le *Tyd* publie la dépêche d'un correspondant qui déclare que si on continue à ordonner aux troupes allemandes des attaques insensées, elles finiront par « recourir à des moyens pires que la désertion ». Il a vu trois jeunes officiers se suicider avec leurs revolvers et un officier supérieur rendu fou par le drame de l'Yser se jeter dans le canal.

Des cyclistes choisis circulent le long de la frontière hollandaise avec ordre de rusiller à vue tous les déserteurs.

Les soldats au bivouac n'ont plus le droit d'entrer dans les maisons, où ils pourraient trouver des vêtements civils.

Les billets de logement ont été supprimés, parce qu'ils devenaient des billets de désertion.

Ces pauvres rats voudraient tous se retirer dans le fromage de Hollande.

La « musique française »

Sans vouloir peser en rien sur les décisions du généralissime, le *Télégramme*, de Toulouse,

exprime l'opinion qu'à l'heure actuelle il suffirait sans doute d'un coup de clairon de la France « pour faire surgir définitivement toutes les nations civilisées contre la nouvelle Triple-Entente » : Allemagne-Autriche-Turquie. Et il écrit, dans un « discours au chef d'orchestre » :

Si la situation militaire vous permettait un coup décisif, une offensive générale, une irrésistible marche en avant, une expulsion rapide de l'ennemi, une victoire éclatante dans les huit jours, enfin — comme l'heure serait bien choisie ! Quel effet moral sur l'Europe attentive ! Quelle impression immense sur l'opinion mondiale ! Chassés jusqu'en Silésie au front oriental, refoulés sur le Rhin au front occidental, les Allemands perdraient tout crédit ; ce serait, contre les barbares que nous aurions ainsi affaiblis, un soulèvement général ; et la guerre, demain, serait fixée.

Mais vous seul, général, savez si vous devez commander le *crescendo* et le *fortissimo* ; vous sentez parfaitement que c'est votre orchestre de mitrailleuses et de canons qui donnera le ton au concert européen ; vous des redevances — lorsque l'on saura que les usines Dux, dans un délai de cinq mois.

La flotte aérienne russe

M. de Frettes publie, dans la *Petite Gironde*, de très intéressants renseignements sur la puissance de la flotte aérienne russe et sur le courage et la valeur des aviateurs alliés :

Les Russes sont abondamment pourvus d'aéroplanes, il y a quatre constructeurs officiels. Les usines Dux, à Moscou et à Pétersbourg ; les usines Russo-Baltique, Chrétienne et Lebedev. On se fera une idée de la production de ces usines — qui se sont toutes inspirées de nos constructeurs français, et à ce titre leur paient des redevances, lorsque l'on saura que les usines Dux, de Moscou, ont livré à l'armée russe, l'année dernière, 312 biplans type Farman, et que cette année elles avaient une commande de 150 monoplans qu'elle devait livrer dans un délai de cinq mois.

L'Allemagne au-dessous de tout

La *Gazette du Centre* dit vertement leur fait aux intellectuels allemands, qui ont signé le fameux « Appel aux nations civilisées » :

Les intellectuels allemands qui ont mis l'autorité de leur nom au service d'une telle cause se sont montrés les dignes coadjuteurs de leur gouvernement félon ; ils ont manqué, gravement, selon la noble expression des académiciens français, « au devoir d'honneur de la loyauté » ; ils ont mis l'Allemagne non pas au-dessus, mais en dehors de tout : en dehors du droit, de la justice, de l'humanité. Que le dégoût qu'ils ont provoqué dans le monde entier retombe sur eux et sur leur race à jamais maudite !

ETRANGER

Cent ans après

Du *Times* :

Le *Times* écrivait en 1814 : « ... On ne croit pas à Paris qu'une note collective sera présentée au Congrès par les ministres d'Angleterre, de France et d'Autriche, en vue de protester contre le projet de faire monter sur le trône de Pologne un prince russe. »

Personnellement, nous en doutons d'autant plus, que la Russie n'y accéderait jamais et que presque toutes les forces de son immense empire se trouvent sur la Vistule.

De plus, l'empereur Alexandre et la nation russe n'ont qu'une politique, celle de la reconstitution du Royaume de Pologne, et un désir, celui de se battre pour les Polonais. »

On voit qu'un siècle plus tard la grande nation russe professe les mêmes idées.

Les cosaques jugés par le comte Tolstoï

Le comte Tolstoï, fils du célèbre romancier, publiée dans le *Novoïe Vremia* ses impressions sur les cosaques :

La bravoure des cosaques, écrit-il, n'a pas de limites ; leur endurance n'est égale que par leur courage ; quant à leurs petits chevaux, ils font des prodiges à l'exemple de leurs maîtres.

La mort n'effraye pas le cosaque ; l'action le passionne ; aucun obstacle ne lui est insurmontable, aucun ennemi invincible !

Avec une pareille armée, conclut le comte Tolstoï, la Russie marcherait incontestablement vers la victoire !

Les regrets de Rifaat pacha

Du *Daily Mail* :

Rifaat pacha, l'ambassadeur de Turquie en France, a exprimé, à son passage à Marseille, ses regrets de quitter la France et sa reconnaissance pour la courtoisie témoignée par le gouvernement de la République.

Le consul de Turquie à Marseille l'accompagnera en Italie.

Le médecin et l'avocat

Du *New York Herald* :

Une personne, blessée aux jambes dans un accident de tramway, s'adressait à la justice pour obtenir des dommages et intérêts.

Se promenant un jour, à l'aide de béquilles, elle rencontra un ami qui lui dit :

— Ne pouvez-vous pas encore vous promener sans béquilles ?

— Mon médecin me le permettrait bien, répondit le blessé, mais mon avocat dit que ce n'est pas encore possible !

La Vie Universitaire

Le discours de M. Alfred Croiset à la Sorbonne

Jeudi dernier ont été inaugurés, comme on sait, les cours de la Faculté des Lettres. Cérémonie simple, émouvante, dont notre collaborateur M. Ernest-Charles a donné un compte rendu dans notre numéro d'hier, et où prirent la parole MM. Alfred Croiset et Ernest Lavisse.

Les discours de ces deux maîtres sont des répliques fermes et persuasives au manifeste des intellectuels allemands. Celui de M. Lavisse est énergique, plein de foi et de vaillance. Celui de M. Croiset est d'une logique fine, nuancée et délicate; en voici la publication in extenso :

Messieurs,

Nos pensées ont peine à se renfermer aujourd'hui dans la Sorbonne; elles vont vers ceux des nôtres qui font face aux Barbares et qui luttent avec héroïsme depuis trois mois.

Toutes les familles françaises sont représentées sur le champ de bataille. La Faculté des Lettres y compte plusieurs de ses maîtres et une foule de ses étudiants. Beaucoup ont déjà versé leur sang pour la patrie. Comment, dans ces circonstances, obliger nos esprits à se fixer de nouveau sur la tâche, jadis familière, aujourd'hui si lointaine ?

Il le faut, cependant. Il faut que la vie nationale continue, et que chacun travaille selon ses forces à préparer les lendemains de ces jours de lutte.

Mais ce n'est pas le moment des longs retours sur le passé, et nos paroles mêmes ne sauraient rester étrangères aux préparations qui absorbent et exaltent nos âmes.

Vous ne serez donc pas surpris que, laissant de côté le compte rendu des travaux de l'année dernière, j'essaie de vous dire très simplement pourquoi nous sommes ici et en quoi consiste notre devoir immédiat.

Notre devoir

Notre devoir est très clair : c'est celui de tous les Français, nous sommes ici pour travailler à défendre la civilisation française.

Ce n'est pas là, certes, une tâche nouvelle, et nous n'y avons jamais manqué, mais elle emprunte aujourd'hui aux circonstances un caractère particulièrement plus impérieux et précis. Les horreurs qui s'accomplissent au nom de la culture allemande, les scandaleux manifestes signés récemment par les représentants les plus authentiques de cette culture, tout nous avertit de l'abîme qui sépare notre pensée de celle de nos ennemis et nous oblige à mesurer cet abîme pour mieux prendre conscience de l'incomparable patrimoine intellectuel et moral que nous avons à préserver.

Ils se disent des soldats de Dieu. La France aussi a été souvent appelée « miles Dei ». Mais ce n'est pas le même Dieu qu'on sert dans les deux camps. Lorsqu'ils invoquent leur « vieux Dieu allemand », l'Europe du vingtième siècle voit brusquement sortir du lointain des âges l'image baroque d'un dieu de tribu, d'un moloch barbare, grossière incarnation de la force brutale, à qui l'on offre en sacrifice, pour prix de sa faveur, le sang des femmes et des enfants. Le nôtre s'appelle vérité et justice, raison et liberté; et son culte ne demande d'autres immolations que celle du crime, de l'ignorance, de l'égoïsme et de toutes les misères qui pèsent sur l'humanité. C'est celui-là dont la France fut toujours le soldat. C'est celui-là dont l'image idéale, sous des noms différents, a toujours été la suprême inspiratrice de notre patriotisme.

Si nous aimons la France, c'est d'abord parce que la terre natale est douce à tous les hommes, mais nous l'aimons aussi parce que son âme s'est lentement modelée sur cet idéal, et que notre raison comme notre cœur nous en découvrent la beauté.

A toutes les époques de notre histoire, chaque fois qu'il s'est agi de défendre, non pas seulement les intérêts éphémères ou particuliers, mais l'existence même de l'âme nationale, ce patriotisme idéaliste, toujours vivant dans les masses profondes de la nation, a soulevé le peuple de France. C'est celui qui respire dans la *Chanson de Roland*, c'est celui qui combattit à Bouvines, qui suscita Jeanne d'Arc, qui enflamma les volontaires de 92 et qui soutient dans leur lutte héroïque les armées de 1914.

La France a pu, au cours des siècles, modifier les formes de sa vie et de sa pensée, comme l'aspect de son sol et de ses cités. Les mots, le langage ne sont pas les mêmes dans tous les temps; les idées et les sentiments, par l'effet d'une évolu-

tion nécessaire, revêtent des apparences successives qui parfois même semblent contradictoires. Regardez au fond des choses, vous y trouverez toujours le même idéalisme, et la puissance magique qui soulève à certaines heures l'élan unanime de toute la nation, c'est toujours la certitude lumineuse qu'il s'agit, à ces moments-là, de sauver la civilisation française, c'est-à-dire une forme exquise de justice et de vérité universelles.

Notre idée de la justice

Notre idée de la justice, en effet, est essentiellement libérale et humaine. Elle est un composé de raison et de sentiment. Elle se fonde sur la dignité de la personne humaine et sur l'esprit de douceur qui se mêle chez nous presque toujours aux idées pures. Le libre jeu des activités nous paraît, dans l'intérieur de chaque nation particulière comme



M. ALFRED CROISSET

dans la société des nations, une condition primordiale de la bonne santé de l'ensemble. Nous faisons dépendre l'unité nécessaire aux groupes sociaux moins d'une discipline extérieure et offensive que de l'assentiment raisonnable des volontés.

Le droit de chacun nous apparaît moins comme une conquête égoïste de l'individu que comme une fraction du bien général et un élément de l'harmonie universelle. En défendant notre droit, nous avons le sentiment que nous défendons le droit de tous. Et c'est pour cela que toutes les nations opprimées tournent les yeux vers la France. Il faudrait ne rien connaître de l'étranger pour ignorer la puissance morale qui s'attache au nom de la France, partout où l'histoire a laissé des injustices à réparer, des souffrances à guérir.

Cette conception humaine et fraternelle de la justice est née dans la Grèce antique; c'est la Grèce qui a créé l'idée de la dignité humaine et celle de la liberté soumise à la loi; c'est à Athènes surtout que le sentiment de l'humanité a commencé d'élargir la notion du droit et qu'a été clairement conçue la valeur pratique et esthétique, pour l'individu comme pour la société, d'un ordre fondé sur la raison et sur l'harmonie.

Rome a reçu cet héritage; elle l'a marqué de son sceau par la netteté de ses formules et l'a transmis au monde moderne. La France, devenue chrétienne, a reçu à son tour les leçons de la sagesse antique, qu'elle a combinée avec ses tendances propres. La Révolution, enfin, suite naturelle de toute notre évolution historique, a condensé la philosophie traditionnelle de la France dans les trois mots d'une devise qui a fait le tour du monde, et, par elle, la civilisation méditerranéenne et française est devenue de plus en plus, pour une grande partie de l'humanité, la lumière et l'espérance de l'avenir; car elle implique justice pour les individus et justice pour les nations. Elle implique aussi, dans la conception même de la vérité, un côté chevaleresque et désintéressé qui nous conduit à pousser parfois la justice à l'égard de nos ennemis un peu au delà de ce qui leur est strictement dû. Si nous trouvons, dans leurs actes ou dans leurs personnes, quelque trait qui nous paraisse digne d'éloge, nous avons plaisir à le mettre en lumière, et l'on a pu nous blâmer en certaines circonstances d'un excès de courtoisie ou même d'une indulgence mal placée. Ce défaut, si

c'en est un, vaut pourtant mieux que la prétendue « objectivité » avec laquelle on met ailleurs la science au service d'un égoïsme collectif ou d'une vérité d'Etat. Je crois, d'ailleurs, que nous serons à l'avenir tout disposés à nous en corriger.

Ce qu'est la vérité que nous aimons

Mais la vérité que nous aimons présente d'autres caractères non moins frappants. Nous la voulons non seulement exacte, mais encore délicate et nuancée, parce qu'une vérité sans nuances nous paraît souvent manquer d'exactitude. Vous savez en quels termes définitifs Pascal a distingué l'esprit géométrique et l'esprit de finesse.

Si le génie de Pascal a pu caractériser l'un et l'autre avec cette précision supérieure, n'est-ce pas que la vie française, dans sa richesse individuelle et sociale, lui offrait d'admirables exemples de tous deux et en particulier de l'esprit de finesse, aussi nécessaire que l'esprit géométrique et peut-être plus rare. Il suffit, en effet, pour former l'esprit géométrique, de la méditation solitaire du savant. Mais l'esprit de finesse, pour acquérir toute sa pénétration, a peut-être besoin de la société des « honnêtes gens », chose délicate et exquise, à laquelle tous les climats ne conviennent pas. Or, chacune de ces deux formes d'esprit a son rôle et son domaine propres, également indispensables à la perfection de la vie intellectuelle.

L'esprit géométrique, qui construit sur des principes simples des raisonnements rigoureux et aboutit ainsi à des conclusions logiquement solides, règne souverainement dans le domaine de l'abstrait.

L'esprit de finesse, au contraire, porte sur le concret, sur toute cette matière ondoyante et diverse qui est le domaine de l'action, de la réalité vivante, et qui échappe aux mesures exactes comme aux définitions rigides, parce que nulle analyse, si patiente qu'elle soit, n'en épuise jamais tout le contenu. Ici, les raisonnements les plus rigoureux risquent d'être les plus trompeurs, parce qu'ils sont nécessairement établis sur des données incomplètes. Après que l'analyse a fait son œuvre le mieux possible, il reste un pas difficile à franchir pour arriver à la synthèse nécessaire. C'est affaire à l'esprit de finesse de franchir ce pas. Il tire au jugé, pour ainsi dire, et souvent attrape le but mieux que ne pourrait faire la pure logique. Dessinant les rapports des choses, il généralise avec une hardiesse prudente, en se tenant près de l'observation immédiate, à égale distance des notations insignifiantes et des systèmes chimériques. Il corrige les raisonnements trop absolus en confrontant aussi bien les principes que les conclusions de ces raisonnements avec la réalité. C'est de lui que dérivent le tact, la mesure, le goût, la pénétration psychologique, le don de persuasion. Il est une forme délicate du bon sens.

Cette finesse d'esprit se cultive d'abord par la pratique de l'action, qui exige une décision rapide fondée sur une connaissance intuitive des choses; ensuite par le commerce des hommes, dont les volontés changeantes échappent aux formules. Descartes lui-même avait jugé bon de « rouler par le monde » avant de construire sa métaphysique. A l'exemple de la Grèce et de Rome, la France considère que l'esprit de finesse est un instrument essentiel dans la recherche de la vérité.

Si nous voulons mieux saisir ce qu'il y a dans ces conceptions de spécifiquement latin et français, il ne sera pas inutile d'arrêter nos regards sur l'image de la culture allemande, telle que nous l'offrent les manifestes dont je vous parlais tout à l'heure.

Il ne s'agit pas ici de fermer les yeux aux mérites réels à nos ennemis; ce serait une sottise, et, en outre, une imprudence, car on ne supprime pas ce qu'on ignore, et il est dangereux d'ignorer une force hostile. Mieux vaut faire comme les Romains qui, selon Polybe et selon Bossuet, lorsqu'ils découvraient chez leurs ennemis quelque avantage, se hâtaient d'en faire leur profit pour les battre plus sûrement. Reconnaissons donc, dans la culture allemande, les qualités d'application tenace et de labeur méthodique qui ont fondé son autorité.

L'âme de la culture allemande

Mais quant à l'âme de cette culture, n'hésitons pas à dire qu'elle nous apparaît comme atteinte d'un vice profond qui ferait d'elle le fléau du monde, s'il ne devait d'abord la ruiner elle-même. Elle manque de justice et d'esprit de finesse, ou, en d'autres termes, de bon sens et d'humanité.

Savants, artistes, universitaires, tous affirment à l'envi que le militarisme prussien est nécessaire à la culture allemande, qu'il en est inséparable. Or, ce qu'est ce militarisme, les faits nous le mon-

Prisonniers allemands à Mont-de-Marsan



De nombreux prisonniers allemands viennent d'être dirigés sur Mont-de-Marsan. Ils ont été installés dans les arènes de la ville, où ils sont étroitement surveillés par nos territoriaux.

Les Allemands à Ostende



Après la prise d'Ostende, les Allemands ne laissèrent que de faibles effectifs dans la ville. Les soldats du corps d'occupation, lorsqu'ils ne sont pas occupés au service de place, manœuvrent sur la grande plage, sous le commandement de plusieurs officiers.

trent
pluz s
vrai q
de Be
suffisa
sons e
été les
cette
telle
sophis
des pr
la plus

Ce
mand
toujou
appéti
et fort
que tr
peuve
tout e
subtils
conten
sence
recte
chain
Dieu,
perfec
l'impe
na d'a
d'essen
ltaris
pher o
tiellen
du gen
ques,
plus f
autres
raître.

Il es
où ma
peu de
allema
raison
entre
duire
il faut
raison
homme
le s
Raison
par m

Du
pas pr
la divi
au con
quenc
qu'elle
de fine
sens s
mèmen
une co
partie
tout le
d'être
ment
qu'au
fions d

La co
qu

Ils
ration
temps
seur d
morale
neté de
ventée
souten
qui ma
quoi S
faibles
puisqu
réussi
qu'ains
qu'en
que l'i
de la f
gendre
porter.
d'après
à la pi
force, l
gesse a
dante
mésis.

Deva
mence,
dans l'i
la nôt
tant pl
service
dans la

Le discours de M. Alfred Croiset

(SUITE DE LA PAGE 9)

trient tous les jours : les limites de la barbarie la plus sauvage sont atteintes et dépassées. Il est vrai qu'on invoque après cela les noms de Kant, de Beethoven, de Goethe, comme si les dates ne suffisaient pas à les mettre hors de cause ! Laissons en repos ces pacifiques génies, qui eussent été les premiers surpris de se voir impliqués dans cette monstrueuse association. Mais comment une telle liaison d'idées est-elle possible ? Par quels sophismes peut-on passer de l'une à l'autre et unir des prétentions idéalistes avec le culte de la force la plus brutale ?

Le germanisme et Dieu

Ce n'est point là simple inadvertance. L'Allemand est un raisonneur intrépide et subtil. Il a toujours une métaphysique au service de ses appétits. Mon ami, M. Boulroux, dans une récente et fort belle étude, a expliqué par quelle dialectique transcendante deux termes aussi disparates peuvent se lier dans une cervelle germanique. Le tout est d'ailleurs assez simple, car ces esprits subtils sont grossiers. L'idéalisme de l'Allemagne contemporaine consiste surtout à considérer l'essence du germanisme comme une émanation directe de la divinité. Dès lors, le raisonnement s'enchaîne rigoureusement. Puisque l'Allemand est Dieu, ou peu s'en faut ; puisqu'il est l'absolu de la perfection humaine, il a tous les droits en face de l'imperfection des autres hommes, et son droit n'a d'autre limite que sa force. Celle-ci est donc d'essence divine, elle aussi, et pareillement le militarisme, dont le rôle mystique est de faire triompher du même coup la force et le droit, substantiellement confondus dans l'essence sacro-sainte du germanisme. En d'autres termes, moins mystiques, tout est permis à l'Allemand quand il est le plus fort. Son hégémonie est de droit divin, et les autres civilisations n'ont qu'à obéir ou à disparaître. On nous l'a dit sur tous les tons.

Il est difficile de discuter sérieusement une thèse où manque si parfaitement l'esprit de finesse. Un peu de bon sens mettrait tout autre qu'un docteur allemand en doute grave sur le point de départ du raisonnement, sur cette identité, si vite affirmée, entre lui-même et Dieu. Je ne voudrais pas introduire dans ce débat de plaisanterie malséante, mais il faut reconnaître que la mégalomanie germanique raisonne ici comme cet aliéné qui disait : « Cet homme a tort de se croire Jésus-Christ ; s'il l'était, je le saurais, car c'est moi qui suis Dieu le Père. » Raisonnement correct, une fois le principe admis : par malheur, le principe est absurde.

Du moins notre aliéné avait-il le mérite de ne pas prétendre imposer par la force la croyance à la divinité. Les illustres docteurs de l'Allemagne, au contraire, ne reculent devant aucune des conséquences de leur raisonnement, quelque révoltantes qu'elles soient. Et ceci encore est manque d'esprit de finesse en même temps que d'humanité. Le bon sens s'arrête dans ses déductions quand elles le mènent à l'absurde, et l'humanité recule devant une conclusion barbare. Mais la science allemande, partie d'un principe que toute la métaphysique et tout le mysticisme du monde n'empêchent pas d'être insensé, court sans broncher, de raisonnement en raisonnement, jusqu'à l'absurde et jusqu'au crime. Et ils s'étonnent que nous les traitions de barbares !

La conscience universelle est plus forte que l'insolence de quelques-uns

Ils pourraient songer du moins que cette adoration de la force ne va pas sans péril. Déjà, au temps de Socrate, un certain Calliadès, prédécesseur de nos modernes théoriciens, déclarait que la morale courante, celle qui proclame la souveraineté de la justice, était une morale d'esclaves, inventée par les faibles pour paralyser les forts, et soutenait que la vraie morale était celle des lions, qui mangent les moutons sans vains scrupules. Sur quoi Socrate lui fait observer que ces prétendus faibles étaient peut-être en réalité les plus forts, puisque, dans tous les pays civilisés, ils avaient réussi à imposer leur morale même aux lions, et qu'ainsi sa théorie se détruisait elle-même. C'est qu'en effet la conscience universelle est plus forte que l'insolence de quelques-uns. Les théoriciens de la force brutale oublient que l'oppression engendre des forces contraires qui finissent par l'emporter. Leur prétendue puissance s'écroule, et, d'après leurs principes mêmes, ils n'ont aucun titre à la pitié ; car, s'il n'est point d'autre droit que la force, leur faiblesse est leur condamnation. La sagesse antique savait bien que la violence outrepassée se désigne elle-même aux coups de la Némésis.

Devant ces observations de l'orgueil et de la démesure, nous nous sentirons plus fermes que jamais dans l'amour raisonnable de la civilisation qui est la nôtre, civilisation de justice et de vérité, d'autant plus impérissable qu'elle ne met la force qu'au service du droit, et qu'elle place son idéal non dans la conquête égoïste d'une hégémonie chimé-

rique, mais dans le maintien de toutes les libertés pour l'achèvement en commun du progrès humain.

Nôtre tâche particulière, à nous tous, maîtres et étudiants de la Sorbonne, est dès lors toute tracée. Nous avons d'abord à porter dans notre besogne propre, qui est une partie de l'œuvre collective du pays et qui doit concourir à sa bonne renommée, les qualités techniques de soin, d'application, de probité scientifique sans lesquelles aucune œuvre de la pensée n'est valable. Nous avons ensuite à cultiver en nous-mêmes et à faire passer dans nos moindres travaux quelque chose de l'esprit qui est celui de la civilisation française, goût de la lumière et du bon sens, raison délicate, philosophie intelligente sans subtilité, hardie sans chimères, éprise de tout ce qui est généreux et humain. L'objet même de nos études nous introduit de plain pied dans cette voie. Nous avons à travailler sur des textes qui sont des documents de l'histoire intellectuelle, morale, sociale de l'humanité. Après en avoir bien compris la lettre, ce qui est le premier point, et capital, il reste à en faire sortir une image vivante des hommes qui les ont écrits, à saisir l'évolution des idées, à voir se former peu à peu les conceptions qui sont devenues les nôtres, et à recréer sans cesse en nous, par cette étude intelligente du passé, l'idéal que le travail des siècles a édifié et que la France a adopté.

Cette tâche est par elle-même grande et belle. En ces jours de lutte tragique entre deux civilisations. Elle prend une valeur nouvelle. Il s'agit ici d'un combat pour la justice et pour la vérité, et en même temps pour la défense de l'esprit français.

Alfred Croiset,
de l'Institut.

TRIBUNAUX

La doctoresse n'était qu'une espionne. — Juliette Zablowska, âgée de trente-sept ans, d'origine allemande, se disant doctoresse en médecine, sous le faux nom de Juliette Booth, avait au début de la guerre revêtu la blouse et le voile de l'infirmière de la Croix Rouge. A la faveur de ce costume elle avait réussi à s'introduire dans les établissements hospitaliers militaires, et questionnait les officiers sur les opérations des armées alliées.

Son attitude ayant paru suspecte, elle fut mise en état d'arrestation à la fin du mois de septembre et après enquête judiciaire, déférée au conseil de guerre.

Juliette Zablowska comparait hier après-midi devant le troisième conseil de guerre, présidé par le colonel Gouin, sous l'inculpation d'espionnage.

L'inculpée était assistée de M^e Amblelouis, et comme pour toutes les affaires d'espionnage les débats ont eu lieu à huis clos.

Après une longue délibération Juliette Zablowska, alias Juliette Booth, a été condamnée à deux années d'emprisonnement et à 1.000 francs d'amende.

Pillards allemands. — Deux pillards allemands, Roegel, cycliste au 24^e régiment, et Fischer, cavalier au 72^e régiment de dragons, comparaissent hier après-midi devant le conseil de guerre, sous l'inculpation de pillage.

Tous deux ont reconnu les faits qui leur sont reprochés.

Roegel a été condamné à quatre ans de prison. Quant à Fischer son affaire a été renvoyée pour supplément d'instruction.

TIVOLI-CINÉMA

donne cette semaine, du 6 au 12 novembre son nouveau programme extraordinaire, comprenant en exclusivité et inédit **Le Roi du Bague**, grand film artistique interprété par Mlle Robinne, M. Alexandre, de la Comédie-Française, Signoret, etc., ainsi que les sensationnelles actualités prises autour de la guerre, au jour le jour. Nous rappelons que ce même programme sera donné tous les jours. Matinées à 2 h. 30, soirées à 8 heures. Téléphone Nord 26-44.

NECROLOGIE

Les obsèques du jeune soldat Maurice Tallandier, du 148^e de ligne, décédé à l'hôpital militaire de Vannes, fils de notre confrère, l'éditeur Jules Tallandier, auront lieu le lundi 9 courant, à midi très précis, en l'église de la Trinité. L'inhumation se fera au cimetière du Père-Lachaise.

La famille prie de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Les obsèques de notre confrère Henri Carbonnelle, rédacteur à *La Liberté*, président de l'Association des Informateurs Parisiens, auront lieu demain dimanche. On se réunira à la maison mortuaire, 1, rue de l'Ouest, à 8 heures 1/2. L'inhumation se fera au cimetière parisien de Bagneux.

On annonce la mort de M. Jean Hébrard, receveur des Finances, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris. M. Jean Hébrard était le neveu du regretté Adrien Hébrard et de M. Jacques Hébrard.

Communiqué

Ecole d'Architecture. — L'Ecole spéciale d'Architecture a repris le cours de son enseignement professionnel le mercredi 4 novembre.

LES SPORTS

COURSE A PIED

L'interclubs de l'U.S.F.S.A. — Cette réunion interclubs qui devait primitivement avoir lieu à Colombes, a été reportée sur la piste de la Croix-Catelan, mise gracieusement par le Racing Club de France à la disposition de l'U.S.F.S.A.

C'est donc sur la piste du Bois de Boulogne, à 9 h. 30 du matin, dimanche, que cette réunion sera donnée. Comme les épreuves du programme ne comportaient que deux courses, les dirigeants du Racing ont eu l'excellente idée d'ajouter une course de 100 mètres handicap, réservée à tous les unionistes.

Le programme comportera donc les épreuves suivantes : 100 m. hand., offert par le R.C.F., séries et finales ; 3.000 m. scratch individuel ; épreuve de relais facultatifs sur la distance de 5.000 mètres, par équipes de trois coureurs.

Les engagements seront reçus gratuitement sur le terrain, de 9 h. à 9 h. 30 dernier délai ; il suffira simplement de justifier par présentation de licence individuelle ou carte de membre, que l'on est bien unioniste (club scolaire ou corporation).

AU TOURING-CLUB DE FRANCE

Le conseil d'administration du Touring Club de France a, dans sa dernière séance, pris à l'unanimité, les décisions suivantes :

1^o L'assemblée générale annuelle qui se réunit habituellement en décembre est, à raison des circonstances, ajournée ;

2^o Les sociétaires de nationalité allemande et austro-hongroises, sont, comme responsables des crimes de leur gouvernement envers l'humanité et la civilisation, déclarés déchus, pour cause d'indignité, de leur qualité de membres de l'association, exception faite pour les Alsaciens-Lorrains qui justifieront de leur origine par leur filiation.

Rapport de cette décision sera présenté par le conseil d'administration à la prochaine assemblée générale, conformément à l'article 4 des statuts.

FOOTBALL ASSOCIATION

Matches de dimanche

Racing Club de France. — Les équipes première et seconde du club joueront, dimanche prochain, contre celles de l'Association Sportive Française (1 et 3).

Légion Saint-Michel. — Dimanche, à 2 h. 45, la Légion recevra, rue Olivier-de-Serres, l'équipe première du Club Athlétique du XX^e. A 1 h. 15, match de l'équipe seconde contre le Club Français (2). Les équipiers de la Légion sont convoqués pour 1 heure précise, sur le terrain. Entrée : 1 franc aux premières, 0 fr. 50 aux secondes, au bénéfice des hôpitaux militaires. Entrée gratuite pour les militaires.

Cercle Athlétique de Paris (réserves) à Chantilly. — L'équipe réserve du C.A.P. rencontrera dimanche l'équipe première de l'U.S. de Chantilly.

Stade Olympique de la Marne. — Le S.O.M. ouvrira dimanche sa saison par un match avec le Club Athlétique de la Société Générale. La recette sera versée à la Croix Rouge pour les blessés militaires. Entrée : 0 fr. 25.

Avant le match, qui aura lieu à 3 heures, joueront à 1 h. 45, les équipes quatrième et cinquième du S.O.M. et C.A.S.G.

RESULTATS SPORTIFS

Sainte-Barbe (2) bat Bréguet (2) par 3 buts à 1.

Partie intéressante, quoique plusieurs novices se soient trouvés parmi les joueurs. Jeu très vil. A Bréguet, les arrières Devienne et Muller, l'extrême gauche Claim et Pavant-centre, se sont distingués. A Sainte-Barbe, à signaler : les avants Carlier, Cescain, Laurent, Camioni ; les demis Hrouin, Prud'homme ; l'arrière Servanjan et de goal-keeper L. Dautremont. Au résumé, bon entraînement.

A. S. Lycée Henri IV (1) bat U. S. Lycée Charlemagne (1), par 4 buts à 1, sur le terrain du Club Français.

BUREAU PROVISOIRE DE LA L. F. A.

Dans sa réunion d'hier, la Ligue de Football Association a nommé son bureau provisoire pour la durée de la guerre. En voici la composition :

Président : M. Michel Fontaine ; secrétaire trésorier : M. Battaille ; membres : MM. Barreau, Jaek, Napier.

Le bureau s'est occupé du règlement de la Coupe « La Renommée ».

Les engagements pour cette Coupe seront clos le mercredi 19 novembre, à 6 heures. Toute correspondance devra être adressée, dorénavant, soit à M. Battaille, 53, rue Condorcet, Paris, soit au bureau provisoire de la Ligue, Café de la Petite-Bourse, 85, rue de Richelieu. A cette dernière adresse, le bureau de la Ligue se réunira tous les mercredis, de 6 heures à 7 h. 1/2.

CREDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 5 et 22 Octobre 1914

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Communale 2.60 % 1879.	586.499	400.000 fr.
Communale 3 % 1880.	373.486	400.000 —
Communale 3 % 1891.	984.276	400.000 —
Communale 2.60 % 1899.	56.021	450.000 —
Foncière 3 % 1909.	1.379.843	400.000 —
Communale 3 % 1906.	316.430	200.000 —
Communale 3 % 1912.	856.343	400.000 —

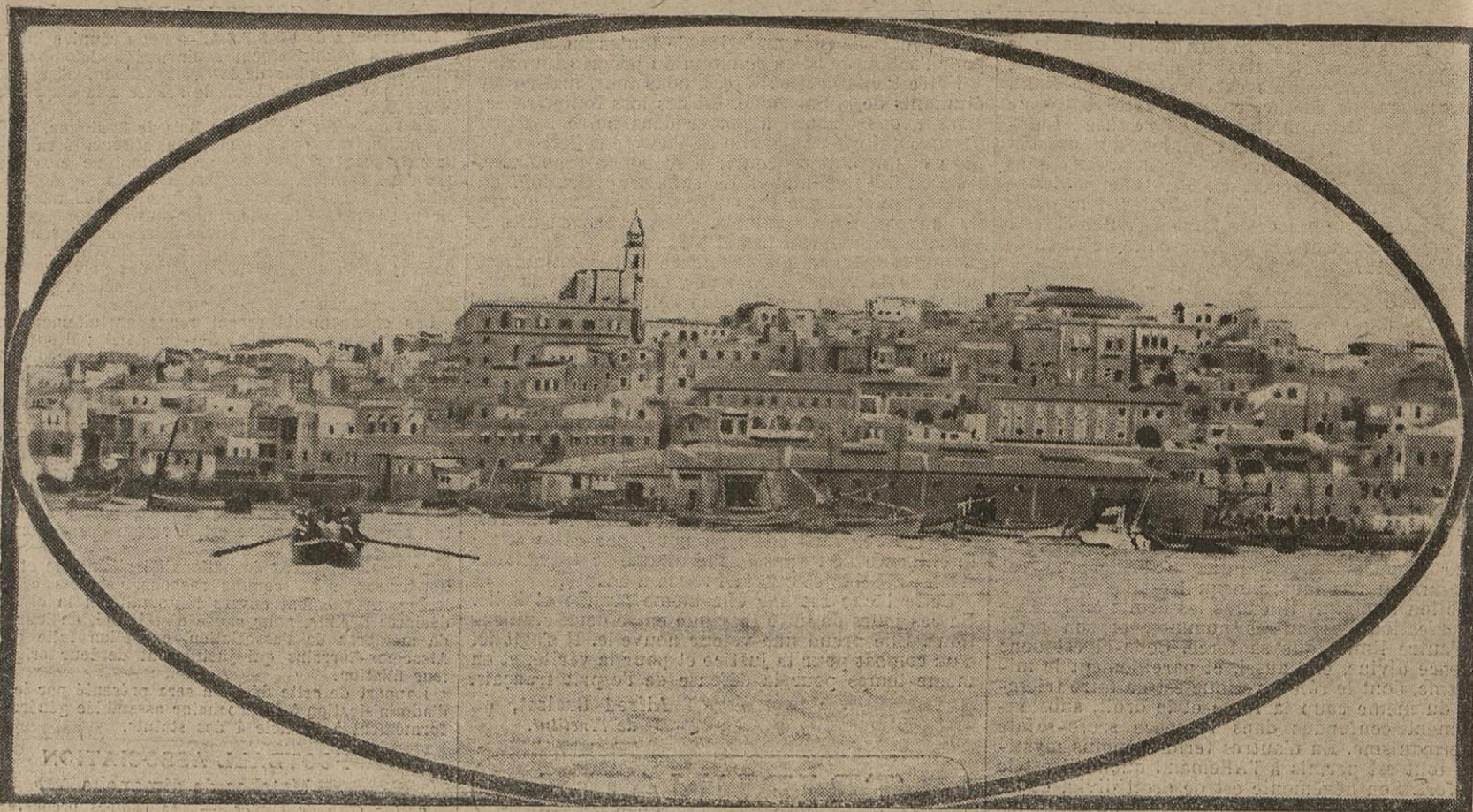
La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 6,054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre
Prix : France, 4 fr. — Etranger, 2 fr. par an.

Le gerant : VICTOR LAUVERGNIER

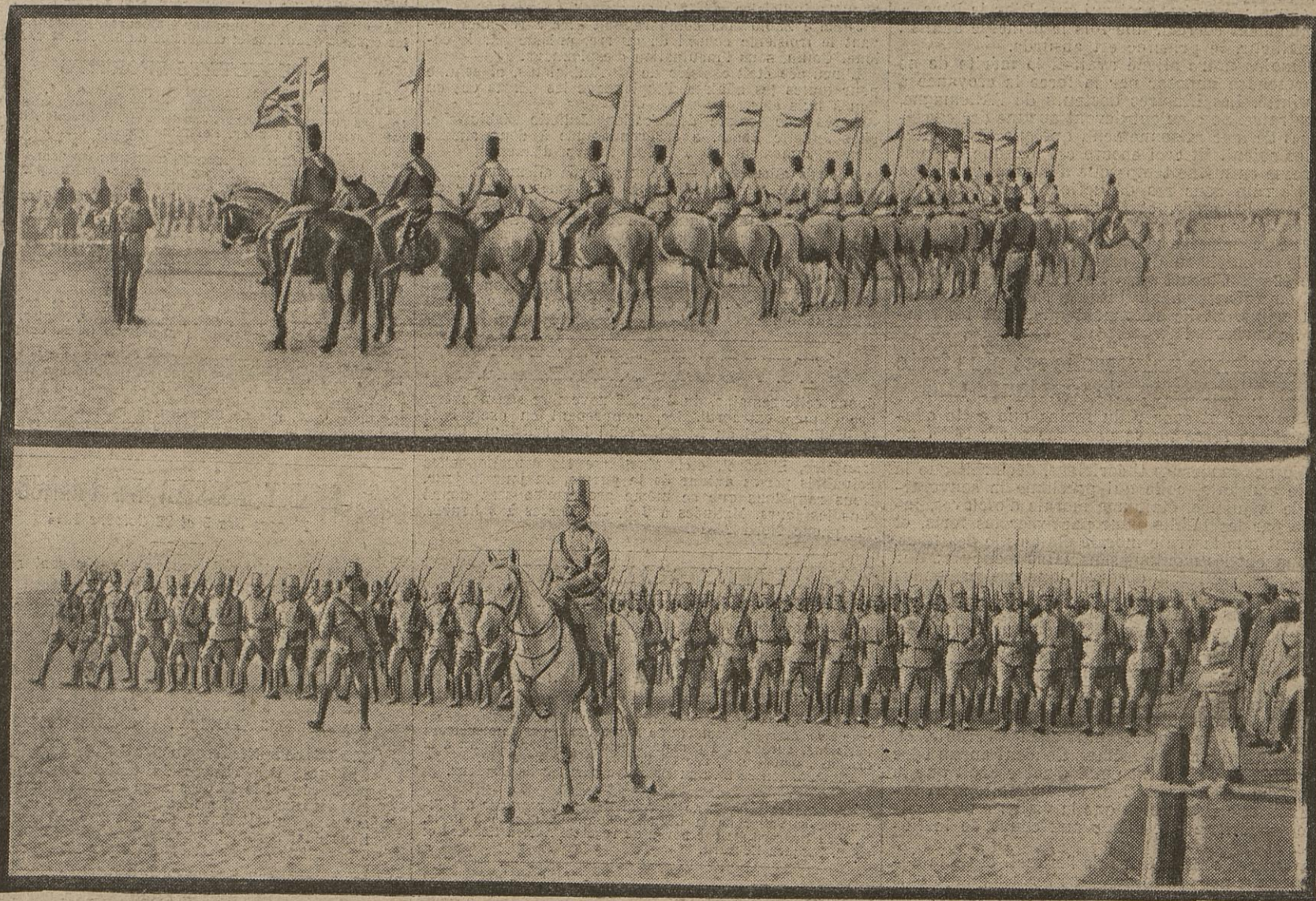
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

Le bombardement de Jaffa



Nous avons annoncé que des croiseurs anglais avaient bombardé la ville de Jaffa. L'artillerie turque a répondu au bombardement, et les croiseurs se sont retirés.

L'infanterie et la cavalerie égyptiennes



L'entrée de la Turquie dans le conflit européen a provoqué en Egypte un mouvement de sympathie tout particulier à l'égard de l'Angleterre. On sait que, depuis longtemps, l'armée égyptienne a donné maintes fois des preuves de son loyalisme envers le souverain britannique et qu'elle est prête à répondre vaillamment à toute attaque dirigée contre le pays.